

ALTER EGO



LE JOURNAL

DOSSIER:

"SPECIAL FEMMES"

Photos : François Legeux

N°44. 2^{ème} trimestre 2004.

Revue de prévention des risques (Sida, Hépatites, MST) et de réduction des dommages liés à l'usage de drogues réalisée par des usagers de drogues, des bénévoles et des travailleurs sociaux.

Que l'espoir d'EGO continue longtemps !



Après onze ans de travail militant à EGO, je ne pouvais pas partir sans rendre hommage à ce projet communautaire hors du commun, à la philosophie humaniste et égalitaire, ni évoquer avec une certaine émotion le chemin parcouru par l'association durant tout ce temps.

C'est en 1992 que j'ai poussé la porte d'EGO pour la première fois ; l'association avait cinq années d'existence officielle. A cette époque EGO était une « petite » association de quartier installée au 11 rue Saint-Luc, dans le 18^{ème} arrondissement de Paris. Le lieu n'avait rien à voir avec les locaux spacieux et esthétiques que nous lui connaissons aujourd'hui. Au contraire, l'espace était de dimension réduite, avec des murs de couleur jaune ocre, légèrement délavée, et des meubles dépareillés récupérés par-ci par là ou offerts par des donateurs du quartier. Malgré tout, dans cet espace restreint, l'activité était débordante et la simplicité des lieux donnait une tonalité plus conviviale et chaleureuse. Au moment où je suis arrivée à EGO, la prévention du SIDA chez les usagers était une priorité et un certain nombre de personnes travaillaient sur une action nommée « opération pochettes-pharmacies ». Dans le cadre de cette opération, les pharmaciens du quartier devaient, à chaque fois qu'ils vendaient une seringue, la glisser dans une pochette contenant des messages de prévention, ainsi qu'un préservatif et un tampon alcoolisé.

Souvenons-nous...

A cette époque, les usagers de drogues figuraient parmi les premiers à être touchés par l'épidémie de SIDA et bon nombre d'entre eux ont appris leur séropositivité dans le silence d'une maladie honteuse. La science médicale n'avait alors qu'une connaissance partielle de ce « nouveau » virus et se trouvait quasi-impuissante dans le traitement de cette maladie. La seule alternative possible était alors d'informer les personnes sur les modes de contamination du VIH pour essayer de prévenir sa propagation. Dans le contexte de l'époque, l'opération « pochettes-pharmacies » a constitué une des premières actions de prévention, en France, à promouvoir l'hygiène du shoot et les conduites sexuelles protégées. EGO était une jeune association, mais déjà elle innovait une autre façon d'appréhender l'usage de drogues, la réduction des risques, et ceci, avant même que cette approche ne soit véritablement conceptualisée.

Au fur et à mesure de mon bénévolat dans l'association, j'ai découvert que l'approche « communautaire » n'était pas un vain mot ni

un concept purement théorique, mais au contraire une philosophie qui s'enracinait véritablement dans la pratique quotidienne. J'ai été frappée par cette façon différente de poser un regard sur les personnes, non pas sous l'angle de leurs difficultés ou de leurs problèmes, mais dans une perspective résolument positive avec toutes leurs potentialités et leurs ressources. J'ai moi-même appris, qu'en allant au-delà de mes préjugés ou de l'image physique parfois délabrée qu'ils peuvent renvoyer, les usagers de drogues sont avant tout des hommes et des femmes en quête de reconnaissance, capables de se responsabiliser par rapport à leurs pratiques, sensibles à leur environnement et aux autres. Le communautaire a été pour moi cet espace de rencontre de la différence et de la proximité entre usagers de drogues, habitants du quartier et professionnels du champ socio-sanitaire, dans la construction d'un projet commun. L'assemblée du mercredi soir d'EGO, en tant que forum de réflexion ouvert à tous, est sûrement la plus illustrative de ce processus de reconnaissance réciproque où l'on peut apprendre l'un de l'autre, confronter

des vécus ou des situations, débattre des points de vue et, finalement, construire ensemble une connaissance plus riche et plus complexe pour améliorer le projet.

Par ailleurs, l'idée de construction commune suppose l'exercice d'un pouvoir décisionnel partagé entre habitants, usagers et professionnels et l'on peut y voir un aspect politique de l'approche « communautaire » qui m'a beaucoup impressionnée. Car je pense que redonner du pouvoir social à des groupes et des personnes, souvent touchés par l'exclusion sociale et dont la parole citoyenne n'est pas reconnue, est quelque chose de fondamental.

Il ne m'a donc pas fallu réfléchir longtemps lorsque EGO m'a proposé de m'embaucher en 1995 pour travailler sur la mise en place d'un programme d'échange de seringues (PES) à la Goutte d'Or. A cette époque, en discutant avec les usagers, ceux-ci me racontaient leurs difficultés pour se procurer du matériel d'injection stérile et me décrivaient comment ils partageaient et réutilisaient couramment leurs seringues. Le fait qu'ils s'exposaient, ainsi aux risques de contamination par le VIH et les Hépatites, faute de réponses adéquates à leurs besoins, m'a confortée dans l'idée que la politique de réduction des risques était une alternative indispensable à développer au sein de l'association et le PES une action de prévention urgente à mettre en place.

STEP a donc ouvert ses portes en novembre 1995, au 56 bd de la Chapelle, toujours dans le même arrondissement de Paris, pour apporter les outils concrets aux usagers, afin de réduire les risques liés à leur consommation. Au fur et à mesure de son développement, il est apparu que STEP n'était pas un PES comme les autres. Fidèle aux principes du travail communautaire spécifique à EGO, une relation résolument positive a été instaurée avec les usagers en considérant ceux-ci non pas comme des



« clients » ni des « toxicos », mais avant tout comme des personnes responsables, acteurs clés dans la construction et le fonctionnement du programme. De même, il a cherché à créer des instances de participation et de débat démocratique incluant les habitants, les acteurs locaux et les usagers pour favoriser une meilleure compréhension de la politique de réduction des risques, mais surtout une plus grande tolérance réciproque. J'ai eu le plus grand plaisir à coordonner, durant de nombreuses années, un programme dynamique et novateur, toujours prêt à s'interroger sur la pertinence de son travail, à suivre l'évolution des pratiques de consommation des usagers et expérimenter des nouvelles actions là où c'était nécessaire. Aujourd'hui, la mise en place du « Kit kiff » à destination des consommateurs de crack est bien la manifestation de cette capacité à s'adapter à de nouveaux enjeux de prévention, mais aussi de faire reconnaître ces besoins auprès des pouvoirs publics.

D'EGO, il me restera, surtout, toutes ces rencontres avec les personnes que j'ai côtoyées aussi différentes en vécus et expériences que riches d'humanité et de savoirs. Les usagers, tout d'abord, m'ont appris que, ni la plus grande exclusion sociale, ni la consommation de drogues, ne peuvent effacer la part de dignité et de fierté qui existe en chaque être humain et qui témoigne de cette extraordinaire capacité de toujours pouvoir

rebondir même de situations difficiles. Ensuite, l'équipe d'EGO (STEP inclus) avec qui j'ai eu la chance de partager tant de choses : des valeurs éthiques, une utopie commune, les difficultés du travail quotidien, des crises de fou rire, des périodes de doutes, des savoirs différents, des vies extraordinairement riches, un militantisme, des combats politiques contre l'exclusion sociale... et avec laquelle mes relations sont allées bien au-delà du niveau professionnel. Et je ne peux m'empêcher de penser à toutes les personnes habitant le quartier ou usagers de drogues, dont l'intégration dans l'équipe leur a permis de reprendre confiance dans leurs capacités et de s'affirmer sur un plan personnel et professionnel. Beaucoup sont même, aujourd'hui, reconnus comme des professionnels de grande qualité. Je sais combien cela suppose d'investissement au quotidien, et, parfois, de moments difficiles, mais il n'y a rien qui fasse plus plaisir que de voir les personnes grandir et s'épanouir.

EGO est, aujourd'hui, une association reconnue au niveau national et international, parce qu'elle a su développer une approche communautaire des problèmes liés aux drogues, tout en affirmant technicité et méthodologie d'action. Pourtant, dans un contexte de crise économique, EGO doit continuer plus que jamais à redonner de l'espoir aux personnes subissant, au quotidien, l'exclusion sociale, l'espoir que rien n'est jamais perdu, qu'un avenir meilleur est toujours possible, et pour tous, l'espoir d'une société plus solidaire et plus équitable. Je souhaite longue route à l'Espoir Goutte D'Or !

Aujourd'hui, j'ai quitté mes fonctions à STEP, mais je reste militante de l'association puisque je suis désormais membre du Conseil d'Administration d'EGO. Et c'est avec grand plaisir que j'aurai l'occasion de revenir à EGO vous revoir tous et toutes pour évoquer le passé, mais aussi l'avenir de l'association !

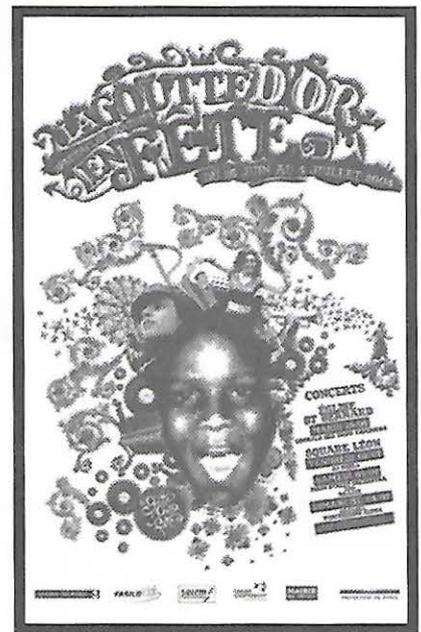
✓ Cécile Rougerie

Du 25 juin au 4 juillet 2004

« La Goutte d'Or en Fête » et les habitants du quartier

vous invitent à célébrer la diversité ethnique et culturelle du quartier.

Dans une période où l'on entend beaucoup parler de la Goutte d'Or pour ses mutations (construction d'écoles, de sites sportifs, de logements, d'ouverture de grandes enseignes, de rénovation de la station de métro Barbès, etc.), il est temps de poser un regard plus sensible sur ce chaleureux quartier où la diversité prime sur la conformité. Plus d'une dizaine de manifestations culturelles rythment ce début de l'été 2004, marqué de temps forts (avec quatre concerts phares) et d'animations plus intimes. Une agréable découverte des différentes sensibilités aux couleurs métissées dans des expressions aussi multiples que la musique, la danse, le théâtre, la mode, la photographie, le cinéma, etc. Des sensations uniques à partager, dans des lieux variés et de qualité, en plein cœur de la Goutte d'Or. L'active participation des habitants dans l'organisation du Festival, leur concertation dans les choix de programmation, apportent à cet événement toute sa singularité. « La Goutte d'Or en Fête » invite des artistes confirmés, ainsi que de nouveaux talents venus des quatre coins du monde, pour animer les festivités : un programme surprenant !



« La Goutte d'Or en Fête », c'est quoi ?

Un Grand Festival pluridisciplinaire dans le quartier de la Goutte d'Or dans le 18^{ème} arrondissement de Paris ; un rendez-vous traditionnel depuis dix-neuf ans ; le fruit d'une concertation entre les associations locales et les habitants du quartier ; un festival où tous les spectacles sont gratuits ; plus de 15 000 visiteurs ; un cocktail d'artistes professionnels et amateurs, de groupes, de compagnies, stylistes, photographes.

« La Goutte d'Or en Fête », c'est qui ?

« La Goutte d'Or en Fête » regroupe les initiatives de près d'une vingtaine d'associations (voir encadré) du quartier qui mènent tout au long de l'année des activités indépendantes, mais aussi en commun par le biais de la coordination interassociative. Ce

La coordination interassociative.

Accueil Goutte d'Or ; Accueil Laghouat ; ADCLJC (Association pour le Développement de la Culture et des Loisirs des Jeunes de la Chapelle) ; ADOS (Association Dialogue et Orientation Scolaire) ; AIDDA ; L'Anneau d'or - APFS ; L'Arbre Bleu ; ASFI (Association de Solidarité des Femmes Immigrées) ; EGO (Espoir Goutte d'Or) ; EGDO (Les Enfants de la Goutte d'Or) ; Eole (Espace Ouvert en Lieu d'Echange) ; Goutte d'Art ; Graines de Soleil ; Habiter Au Quotidien ; Lago (Loisirs Animation Goutte d'Or) ; Paris-Goutte d'Or ; Saint-Bernard de la Chapelle ; Uraca (Unité de Réflexion et d'Action des Communautés Africaines) ; Salle Saint Bruno.

riche et actif tissu associatif œuvre à tous les niveaux de la vie sociale : alphabétisation et suivi scolaire, aide au logement, prévention sanitaire, loisirs et activités culturelles, etc.

Cet ensemble représente 200 personnes, dont plus de la moitié de bénévoles, et avec le soutien de : la mairie de Paris, la Préfecture de Paris, la mairie du 18^{ème}, le FASILD, la BFCC et la SACEM.



Contact : Julie Pilato ● E-mail: adcljc2@wanadoo.fr
Toutes les infos sur le site : www.gouttedorenfete.org

Programme du 25 juin au 4 juillet 2004

Festival gratuit organisé par les associations de la Goutte d'Or

Vendredi 25 juin

20H30 à 22H30 Eglise Saint-Bernard

● Concert des élèves de l'Atelier Musical des Trois Tambours. Une interprétation d'un répertoire très varié par les élèves de l'atelier musical des Trois Tambours, sous la direction de Louise et Patrick Marty.

Samedi 26 juin

14 à 18 heures. Un village festif. Square Léon

● Retrouvez l'ambiance d'un village festif avec des stands d'animations pour les enfants : atelier henné, sculpture, etc.

A partir de 18h30. Un défilé parade

● Emmené par des musiciens de fanfare.

Dimanche 27 juin

10H00. Départ square Léon

● Journée sportive : Cross

14H00. Square Léon

● Tournoi foot, basket et plusieurs animations

20H30. Salle Saint-Bruno

● Soirée Cabaret. « *Mange Moi !* » Compositions entre funk, chansons et diverses influences du monde par sept anthropophages élevés à la mirabelle, aux patates bio, à Arthur H, au cul sec, à l'amour, etc. et pas par le MEDEF !

Lundi 28 juin

20h30. Salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno

● Projection-Débat : avant-première du film « *Au Bled* » (Coproducteur Les Films D'ici/Arte) de Stéphane Le Gall-Viliker. La projection sera suivie d'un débat ouvert à tous sur la question du rapport au pays d'origine.

Mardi 29 juin

19 heures. Salle Saint-Bruno

● Spectacle théâtral. « *Nous sommes tous des femmes et des hommes* ». Les « *usagers* » fréquentant l'association Espoir Goutte d'Or entrent en scène pour une représentation unique. Le théâtre comme vecteur de la prévention, mais aussi pour parler, haut et fort, de leurs désirs, de leurs colères et de la vie, ô combien importante.

(Nombre de spectateurs limité : réservations au 01 53 09 99 49).

20H30. Eglise Saint Bernard

● Concert de la Chorale de la Goutte d'Or. La chorale de la Goutte d'Or aborde tous les répertoires et, dans un souci d'ouverture, se tourne vers toutes les formes de musique du monde.

Mercredi 30 juin

15h30. Salle Saint-Bruno

● Spectacle Petite Enfance (pour les 0-4 ans, sous la surveillance des parents). « *Moi, papa ours ?* » spectacle dansé et joué par la Compagnie Coup de balai, d'après l'album de Wolf Erlbruch.

22 heures. Square Léon

● Cinéma en plein air. « *Hyènes*. » Cinéma africain de Djibril Diop Mambéty.

Jeudi 1^{er} juillet

15 à 21 heures. Square Léon

● Scène ouverte. Les jeunes talents de la Goutte d'Or se produisent au Square Léon : une première expérience scénique pour les danseurs et chanteurs en herbe du quartier.

21H15. Square Léon

● Défilé de mode.

Sadio BEE, fidèle styliste du festival nous présente sa nouvelle collection.

Vendredi 2 juillet

17 à 23 heures. Square Léon

● La voix des Jeunes. Soirée rap entièrement organisée et programmée par des jeunes du quartier. DJ POSKA .

Samedi 3 juillet

19 heures. Square Léon

● Concerts :

MAIN STREET ORCHESTRA

Avec un répertoire très funky, les onze musiciens de Mainstreet sont aussi bien influencés par le disco et la funk des années 70 que par des groupes plus actuels comme Master At Work ou Brand New Heavies.

XOO

Duo de musique acoustique pour mélomanes friands de folk d'inspiration sénégalaise, accompagné d'une chanteuse et d'un percussionniste.

BAAZIZ

Il sort son nouvel album « *Café de l'indépendance* », mélange savoureux de Chaâbi-arabica, de funk-rock-america et de salsa-cuba, chantés en francarabe, à savourer sans modération. Cette ouverture affirmée pour d'autres cultures musicales est mise au service de textes mordants.

Dimanche 4 juillet

17H00

● Défilé de mode des femmes du quartier en costumes traditionnels africains réalisés à l'atelier d'URACA.

19H30. Square Léon

● Concerts :

ADJABEL

Un trio emmené par Atissou Loko, percussionniste Haïtien initié au mouvement samba qui mêle tambours vodous de cérémonie et sons rock, jazz. La chanteuse comorienne, Mariame Kadi, enrichit le groupe par sa voix puissante et envoûtante et ses compositions engagées.

PERCUSSIONS ELIMA

Une troupe d'artistes percussionnistes et danseurs de formation traditionnelle congolaise. Maître Nono Manzanza entre dans le célèbre Ballet National du Zaïre, en 1974.

Durant toute la fête, des expositions :

Cargo 21, 21 rue Cavé

● Explorations « *géopoétiques* » à la Goutte d'Or. A l'initiative de M.U. et en collaboration avec Cargo 21. Une invitation de la mystérieuse Edith à plonger dans la Goutte d'Or et rapporter aux autres ses propres rencontres, ses impressions par des photos, des fragments vidéos, de bruits, des sons, des témoignages ou des impressions manuscrites, voire des dessins.

Accueil Goutte d'Or (AGO), 10 rue des Gardes

● « *Algérie d'Hier* »

Accueil Goutte d'Or et Créateurs Goutte d'Or proposent une exposition de cartes postales anciennes d'Algérie dans les vitrines de la rue des Gardes, la rue de la mode de la Goutte d'Or.

Les femmes et les drogues... une longue histoire.

Aujourd'hui, les femmes sont moins nombreuses que les hommes à consommer des drogues, mais il n'en a pas toujours été ainsi. À deux reprises dans l'histoire des drogues en France, les femmes y ont été associées de façon importante.

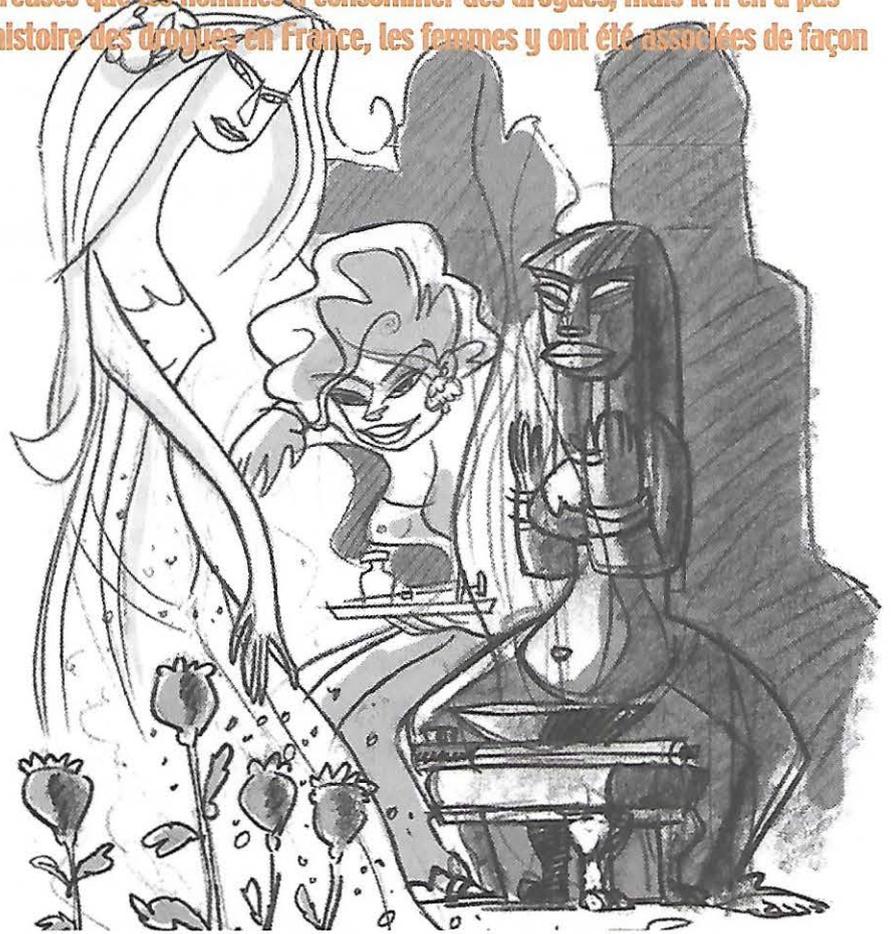
Au 19^{ème} siècle, les drogues sont féminines. Ce sont des fées, « *fée blanche* », pour l'héroïne, « *fée grise* » pour la morphine, « *noire idole* » pour l'opium. Ces fées, ou plutôt ces sorcières, enchantent les hommes et les poussent à la déchéance. Mais les femmes en sont aussi les premières victimes. Plus que les hommes, ou du moins tout autant, elles se sont prises de passion pour la première drogue que la France ait connue, la morphine ; ce sont « *les morphinées* ».

« *Les morphinées* », ancêtres des femmes usagers de drogues. À l'époque la morphine est un médicament ; c'est même le premier médicament efficace contre la douleur. Les médecins français la découvrent en 1870 lors de la guerre avec les Allemands. Utilisée avec une seringue, la morphine sert d'abord pour opérer les soldats et pour soulager leur douleur ; pour la première fois, « *un calme étrange règne dans les hôpitaux de campagne* » écrit un témoin. On n'entend plus les cris de douleur et les plaintes des blessés et des agonisants. C'est l'enthousiasme et les médecins vont bientôt utiliser à tout va ce médicament d'une redoutable efficacité : ils l'utilisent, à tort pour le diabète, l'anémie, l'angine de poitrine. Ils l'utilisent aussi pour les maladies dont les femmes sont victimes - et ces maladies sont nombreuses ; faute d'hygiène, les femmes meurent très souvent pendant l'accouchement ; elles sont aussi victimes de maladies vénériennes que l'on ne sait pas soigner ; elles souffrent, enfin, de maux mystérieux tels que « *l'hystérie* », « *le névrotisme* », « *la mélancolie* », « *les*

vapeurs », selon les mots utilisés à l'époque. Aujourd'hui, ces soi-disant maladies sont considérées comme une manifestation de leur oppression, mais pour les médecins de l'époque, c'est seulement la preuve de « *la faiblesse de leur esprit* ». Or, la morphine soulage de tous les maux. Les femmes du monde sont les premières à s'enthousiasmer pour ce médicament moderne et celui-ci devient une mode. Elles font de leurs seringues de véritables bijoux, délicatement ouvragés ; elles les transportent sur elles comme des trésors avec de petits flacons et des aiguilles de rechange et l'on voit, en public, des comtesses « *soulever leurs jupes et se piquer vivement* », quelquefois au travers du vêtement, car, à l'époque, l'injection est sous-cutanée. Peu à peu, les médecins s'inquiètent de cette passion

frénétique ; ils commencent à soupçonner qu'il y a là une maladie ; les « *morphinées* » comme on les appelle alors, sont-elles victimes d'un empoisonnement ? « *Il n'y a pas de procédé qui ait connu une popularité aussi rapide, pas de méthode qui soulage plus durablement la douleur, pas de programme thérapeutique qui ait été utilisé avec aussi peu de précaution, pas de découverte qui ait causé à l'humanité un dommage plus durable que l'injection de morphine* », écrit le docteur Kane dans le premier ouvrage sur l'injection de morphine. Horrifiés, les médecins décrivent minutieusement les agissements des victimes de ce mal étrange.

Des instituts de morphine s'ouvrent, sorte de shooting gallery où les femmes qui ne



parviennent plus à s'injecter elles-mêmes font appel à des « morphineuses » qui injectent le produit selon les règles de l'art. Voilà la description qu'en donne le docteur Guimball : « Sur des divans, des femmes assises ou accroupies dans un état pitoyable, orbites creuses, yeux perdus, teint cadavérique ; les unes enfermées dans leur mutisme, les autres agitées de convulsions involontaires ou de gestes convulsifs ; d'autres encore prises de tremblements. L'impression est repoussante (...). Tout d'un coup, une porte s'ouvre, une gerbe de lumière resplendissante se répandit dans la pièce voisine de la triste salle de réception et une femme admirablement belle vint la traverser d'un pas lesté et élastique. Ses lèvres étaient empourprées, ses yeux vifs et radieux. "Bientôt", disait tout bas ma compagne, "une autre de ces cargaisons lamentables en sortira aussi belle que celle que vous venez de voir. »

« C'est ainsi que la morphinomanie clandestine se développe à l'ombre de la Civilisation et du Progrès », conclut le docteur Guimball. « Ses effets pernicieux paralysent l'esprit et détruisent le corps. Les Pouvoirs Publics sont avertis. Puissent-ils se trouver suffisamment armés pour endiguer le fléau. » Pour le docteur Guimball, le progrès de la science a engendré un mal plus redoutable que la douleur physique, qui conduit à la dépravation morale.

C'est la décadence qui, selon certains médecins de la fin du 19^{ème} siècle, menace notre civilisation ; ce serait un châtement divin pour avoir voulu échapper à la souffrance, et rivaliser ainsi avec Dieu.

Or, dans les années 1890, la décadence devient une véritable mode. Cette mode a quelque chose de paradoxal à un moment où la société industrielle est à son apogée, où les progrès scientifiques semblent sans limites mais la peur est engendrée par la rapidité de ces progrès. Pour s'y adapter, il

Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des drogues :

- **Histoire élémentaire des drogues, des origines à nos jours**

Auteur : Escohotado A. - Éditions du Lézard, 1995.

- **Les drogues dans le monde,**

Auteur : Coppel A. et Bachmann C. - Éditions Le Seuil, 1991.

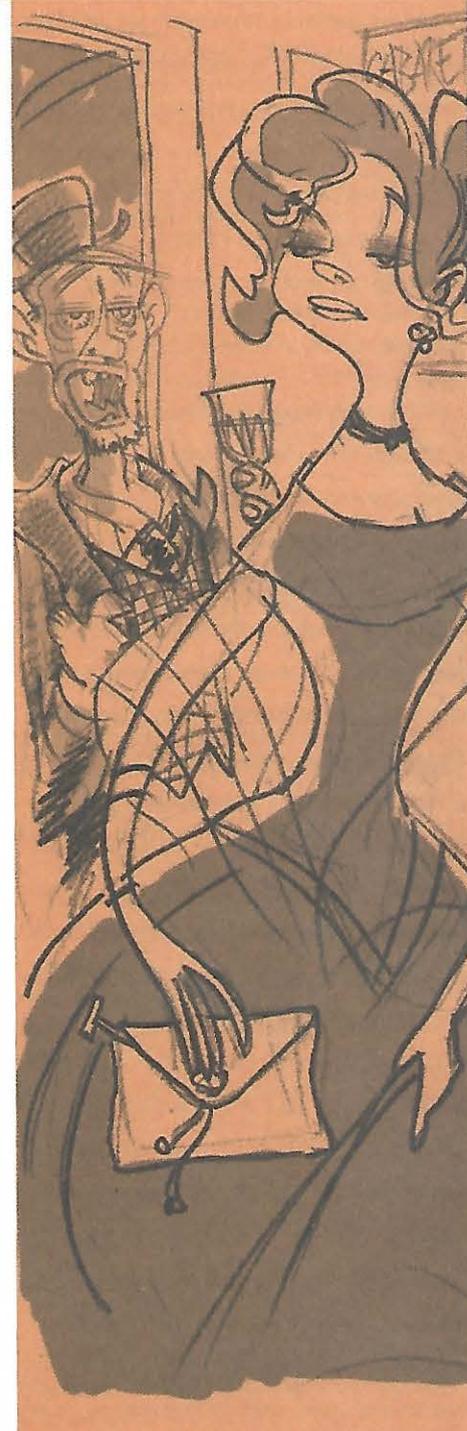
C'est une réédition en poche de « *Le Dragon domestique* », 1989, (épuisé).

- **Peut-on civiliser les drogues, de la guerre à la drogue à la réduction des risques**

Auteur : Coppel A. - Éditions La Découverte, 2002.

faut changer de mentalité ; la morale traditionnelle ne suffit plus. La mode de la décadence de la fin du 19^{ème} siècle a de nombreuses ressemblances avec le mouvement *punk* de la fin du 20^{ème} siècle. Même désespoir, même fascination pour la mort, même révolte contre l'ordre établi, même goût de l'excentricité. Les punks du 20^{ème} siècle en ont fait de la musique, les décadents du 19^{ème} siècle en faisaient des poèmes.

« *Décadents* », « *Hydropathe* », « *Hirsutes* » et « *Zutistes* », ce sont les noms que se donnent à eux-mêmes ces hommes désenchantés qui prônent « *la passion exquise* », « *le frémissement des sens* », « *l'excentricité* », vouent, enfin, « *un culte idolâtre aux substances mortifères* ». « *S'intoxiquer est la seule joie* », écrit un poète qui célèbre l'opium dans la « *La Noire idole* ». L'homme qui s'adonne aux « *poisons de l'esprit* », comme il était coutume de dire à l'époque, se sait « *pervers* », « *efféminé* », « *maladif* », car s'adonner aux drogues, c'est s'abandonner à la toute-puissance du principe féminin ; un principe qui menace l'homme dans sa force virile. Dans la société chrétienne traditionnelle, la femme fait peur, ses pouvoirs sont considérés comme maléfiques ; aussi faut-il l'assujettir à son père ou à son époux. La fin du 19^{ème} siècle voit naître le mouvement féministe qui



revendique des droits pour les femmes. « *Les morphinées* » ne sont pas des féministes ; elles ne revendiquent pas les mêmes droits que les hommes ; ce sont des « *femmes fatales* » qui incarnent les vices que la tradition chrétienne impute au sexe faible ; mais « *les morphinées* » et les « *suffragettes* » du mouvement féministe s'affrontent à la même difficulté ; les femmes doivent changer pour s'adapter à la société moderne. Tandis que « *les suffragettes* », comme on nomme les féministes, qui réclament le droit de vote pour les femmes revendiquent les mêmes pouvoirs que les hommes, les « *morphinées* » usent de la séduction qui est la force des femmes dans les sociétés traditionnelles.

Notre société est individualiste ; elle exige que chacun, homme ou femme, soit capable de faire des choix, d'avoir un projet personnel, d'être capable de se battre pour le défendre ; bref, d'être autonome. C'est souvent difficile, et même douloureux, pour les hommes qui dans les sociétés traditionnelles n'ont pas à faire de choix ; leur chemin est tracé ; ils doivent suivre le même chemin que leur père. Dans la société moderne, il faut trouver seul son chemin et c'est encore plus difficile pour les femmes qui ont appris à obéir.

« *La Garçonne* », nouvelle image de la femme. Les « *morphinées* » ne revendiquaient pas de droits nouveaux ; il n'en est pas de même d'une nouvelle génération de femmes qui, après la première guerre mondiale, découvre à son tour les drogues, qu'il s'agisse d'alcool et de tabac, réservés traditionnellement aux hommes, ou encore, des drogues modernes comme la cocaïne. En 1916, une loi avait été votée : elle avait interdit l'opium, la cocaïne et la morphine qui, avant, étaient des médicaments : c'est la première loi de prohibition des drogues en France (la loi suivante sera votée en 1970). Les femmes comme les hommes qui consomment ces drogues après la guerre attachent peu d'importance à ce nouvel interdit ; la guerre



vient de s'achever ; elle a été d'une violence inouïe et ceux qui ont échappé à la mort veulent en profiter. « *Paris est une fête* », c'est le titre d'un livre d'Hemingway, un des Américains qui fuient la prohibition de l'alcool (interdit en Amérique de 1920 à 1933). Une frénésie « *de danser, de dépenser, de pouvoir enfin marcher debout, crier, hurler, gaspiller* » s'empare d'une foule où les classes sociales et les nationalités se mélangent. Pendant les années de guerre, les femmes avaient dû remplacer les hommes à l'usine, à l'hôpital, dans les champs ; souvent, elles avaient perdu leur mari et, par choix ou par nécessité, elles gagnent en indépendance et partent à la conquête d'un nouvel univers. Les femmes arrachent leurs corsets, coupent leurs cheveux, choisissent leurs amants. Finies la décadence et la culpabilité, ces nouvelles consommatrices veulent faire la fête. Un roman publié en 1922 décrit ces nouveaux comportements, c'est « *la Garçonne* ». C'est le titre d'un roman ; l'héroïne est une fille d'industriel qui découvre que le garçon auquel son père veut la marier aime une autre femme ; s'il accepte de l'épouser, c'est pour hériter de l'usine de son père. Aussi rompt-elle ses fiançailles et décide d'adopter « *une morale identique pour les deux sexes*. » Propriétaire d'un magasin, elle travaille, achète une voiture qu'elle conduit elle-même, et comme un homme, « *couche au hasard de l'aventure* ». Comme eux, elle boit de l'alcool et fume du tabac. Elle prise aussi de la coco, la drogue à la mode, « *un vrai remède* » dit-elle. Mais peu à peu, elle

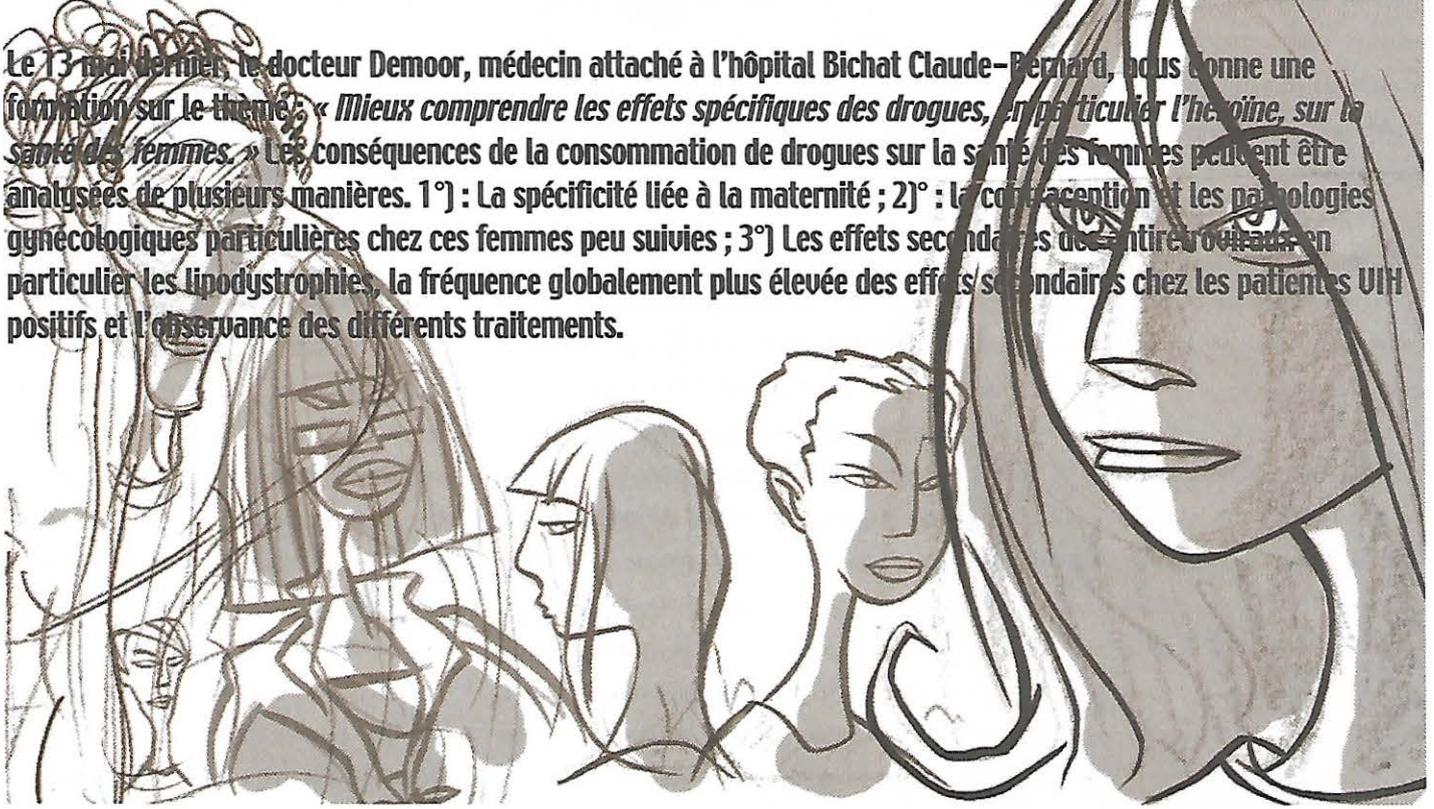
sent qu'un piège se referme sur elle ; l'opium, la cocaïne l'asphyxient. Heureusement, elle rencontre un homme qui l'aime et la sauve de la drogue.

« *La Garçonne* », à la recherche d'une nouvelle liberté, a expérimenté les drogues, mais elle en a compris les dangers ; elle renonce aux drogues, devenues synonymes de mort (elle ne renonce pas pour autant à ses nouvelles libertés). Il faut attendre le début des années 70 pour que les drogues redeviennent à la mode en France, une mode qui vient d'Amérique avec un slogan « *Sexe, drogues et rock and roll* ». Vivre vite, intensément, être authentique et vivre ses désirs, c'est ce que les garçons recherchent ; les filles les accompagnent dans cette aventure, mais elles n'y jouent pas le premier rôle. Avec l'arrivée de l'héroïne au cours des années 80, le monde de la drogue devient de plus en plus violent ; les femmes n'y ont pas de place. Le plus souvent, elles sont initiées par leur compagnon ; si le lien se rompt, la prostitution reste le seul moyen (ou le principal) pour se procurer de l'héroïne (et c'est la même chose avec le crack). Une fois enfermées dans le monde de la drogue, elles ont plus de difficultés que les hommes à s'en sortir. Les familles acceptent parfois que le garçon fasse des expériences et le plus souvent les mères continuent d'aider leur fils ; les filles par contre sont méprisées de tous ; elles ont choisi « *le mauvais chemin* ». Pourquoi, alors, en consomment-elles ? Pour les mêmes raisons que les garçons : parce qu'elles se trouvent devant des portes fermées, les portes de l'emploi, les portes de l'indépendance, les portes de l'amour, parce que les drogues, dans un premier temps, apportent un soulagement... C'est une aventure qui se termine mal - mais quelquefois, ce mal a pu être nécessaire ; le comprendre, c'est se donner les moyens de choisir, pour eux comme pour elles.

✓ Anne Coppel, sociologue

Les femmes et les drogues... une histoire de santé

Le 13 mai dernier, le docteur Demoor, médecin attaché à l'hôpital Bichat Claude-Bernard, nous donne une formation sur le thème : « Mieux comprendre les effets spécifiques des drogues, en particulier l'héroïne, sur la santé des femmes. » Les conséquences de la consommation de drogues sur la santé des femmes peuvent être analysées de plusieurs manières. 1°) La spécificité liée à la maternité ; 2°) la contraception et les pathologies gynécologiques particulières chez ces femmes peu suivies ; 3°) Les effets secondaires des antiretroviraux, en particulier les lipodystrophies, la fréquence globalement plus élevée des effets secondaires chez les patientes VIH positifs et l'observance des différents traitements.



Aperçu de la situation des femmes héroïnomanes.

En 2003, il y aurait, en France, environ 150 000 usagers d'héroïne, dont un tiers serait des femmes. Une augmentation considérable depuis les années 70 où elles ne représentaient que 10 %. Selon le dernier rapport TREND (Tendances Récentes Et Nouvelles Drogues), paru en 2002, la consommation d'héroïne et/ou d'opiacés, en France, « reste, à tous les âges, à prédominance masculine » (entre 18 et 44 ans, 0,4 % des femmes pour 1,7 chez les hommes ont expérimenté l'héroïne et chez les jeunes scolarisés (14 à 18 ans) 0,8 % des femmes pour 1,4 chez les hommes déclarent avoir déjà pris de l'héroïne. Il semble qu'il s'agit d'une tendance vers la féminisation. Chiffres étonnants, mais explicables par le peu de données statistiques à disposition, entre 500 et 2 500 femmes héroïnomanes deviennent enceintes chaque année, et la plupart apprend son état de grossesse très tardivement. Ces grossesses sont

considérées comme à risque, du fait de leurs conditions de vie sociales et sanitaires très précaires, du faible suivi prénatal et de la consommation de produits toxiques.

Le sevrage brutale de la drogue pendant le grossesse n'est pas conseillé. Il risque d'y avoir des complications, il vaut donc mieux substituer (avec la Méthadone de préférence) la mère pour chercher à la stabiliser. Le sevrage brutal risque de provoquer des fausses couches, des accouchements prématurés, etc.

Quand on observe une grossesse chez une femme qui consomme des drogues, sans parler des risques infectieux, c'est la non-régularité de la consommation qui risque de produire des conséquences très dangereuses pour le fœtus, pouvant ainsi provoquer, plus tard, de graves ennuis sur la santé du bébé.

La substitution va jouer un rôle important dans le suivi des femmes enceintes toxicomanes. Cela va permettre d'avoir un

meilleur suivi de la grossesse, car le problème majeur est qu'elles n'ont pas ou peu de suivi médical, encore moins gynécologique. Il arrive qu'elles découvrent leur grossesse à cinq ou six mois et même, aussi étonnant que cela puisse paraître, au moment même de l'accouchement. En dehors de certaines modifications de leur corps (ventre qui grossit), parfois elles ne ressentent physiquement pas leur grossesse, pouvant confondre les sensations physiques de la grossesse avec un phénomène de manque.

Ces grossesses sont parfois vécues comme une libération de la toxicomanie. La future mère va idéaliser le bébé, ce qui n'est pas toujours une bonne chose. L'enfant va être le « réparateur » d'une vie, un événement qui va tout changer.

Grossesse, médicaments et substitution. Chez les mères épileptiques qui consommaient des barbituriques (Gardénaï, etc.), pendant leur

grossesse, on retrouve des enfants avec des périodes de sommeil plus longues et des convulsions. Et le bébé va devoir observer une période de sevrage.

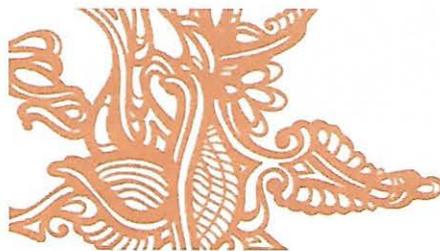
Chez les mères toxicomanes qui prenaient des benzodiazépines, le bébé a souvent des problèmes de somnolence, d'hypotonie (bébé tout mou), de dysfonctionnement du réflexe de succion (bébé qui ne repère pas le biberon, qui ne tète pas le sein). Le risque est, certes, pour le bébé, mais il est également pour la mère qui, voyant son bébé ne pas réagir comme un bébé normal, va s'en désintéresser. À l'inverse, on peut avoir des bébés hypertoniques et ayant des convulsions.

Chez les mères qui buvaient de l'alcool, on retrouve également des anomalies des réflexes, des troubles du sommeil et des trémulations (tremblements).

Chez celles qui consommaient de la cocaïne, cela provoque, chez le bébé, des sursauts (tremblements) et l'on retrouve très souvent des bébés qui ont du mal à réagir.

Chez les mères en traitement de substitution (Méthadone et Subutex), il va y avoir une période de sevrage à observer pour le bébé à la naissance. Au début de ce type de prise en charge, on donnait de l'Elixir parégorique (un opiacé). Aujourd'hui, on donne du chlorhydrate de Morphine, avec des doses en diminution. Il existe des protocoles, et celui le mieux adapté est à l'hôpital Port-Royal, au service maternité, mais il n'y a pas beaucoup de place et les listes d'attente sont très longues. Il faut donc s'inscrire très vite, dès la découverte de la grossesse, et pour l'accouchement et, ensuite, le suivi.

Le suivi maternité. Le bébé va rester dans la chambre de la mère, et le service lui demande d'être attentive aux premiers signes de manque, d'intervenir en essayant de stimuler le bébé et de voir s'il y répond, s'il est capable d'être calmé par la mère. Si le bébé ne répond pas favorablement, ils vont passer dans une unité « mère/enfant » et dans ce cas-là, on donnera un traitement de chlorhydrate de Morphine au bébé. Le



problème, les femmes toxicomanes ne s'inscrivent pas à temps parce que dans beaucoup de cas, la grossesse est ignorée. L'héroïne provoque des aménorrhées (absence de règles et d'ovulation), très fréquentes sous ce produit, et bien souvent ces femmes se croient stériles. On a pu aussi utiliser l'allaitement comme une forme de sevrage, en diminuant le sein et en passant petit à petit au biberon. Effectivement, quand une femme prend un produit, celui-ci va passer dans le lait (comme la cocaïne très soluble, ou le tabac, l'alcool, etc.). Mais c'est une méthode compliquée et si la mère est séropositive au VIH et/ou VHC, cette méthode ne pourra pas être utilisée, le VIH étant présent dans le lait maternel.

Les femmes qui ignorent leur grossesse confondent un certain nombre de signes (nausées, vomissements) qui pourraient faire penser à une grossesse. En même temps, le corps est vécu comme un lieu de souffrance à cause du produit, donc reconnaître les douleurs annonciatrices d'une grossesse, reste très difficile, soit parce que le produit fonctionne comme un anesthésiant, soit parce qu'elles pensent que les douleurs sont liées au manque.

Grossesse, VIH et Hépatites. Chez les femmes atteintes du VIH, on a constaté, ces derniers temps, une augmentation des grossesses, ce qui est sûrement lié à la réussite des trithérapies. Certainement va-t-il y avoir de plus en plus de femmes désireuses de faire un enfant.

Dans les années 80/90, les femmes enceintes séropositives étaient pour 80 % d'origine française (dont 40 % contaminées par usage de drogues). Actuellement, les contaminations sont de plus en plus par voie sexuelle (les femmes usagers de drogues se

sont plus protégées) et sont majoritairement d'origine subsaharienne (notamment en Ile-de-France où il y a de plus en plus de femmes enceintes touchées par le VIH avec une contamination sexuelle pour 95 % d'entre elles¹). Pourquoi détecte-t-on le VIH, aujourd'hui, chez plus de femmes enceintes, c'est parce qu'il y a un dépistage systématique du virus qui est proposé. La loi oblige le médecin à proposer le test, non pas à le faire. Le Conseil National du SIDA s'est opposé au dépistage systématique. Il y a toujours la possibilité pour la mère de refuser. C'est important de proposer ce test, car si l'on dépiste une grossesse avec une sérologie positive, on va pouvoir s'en occuper tout de suite.

Chez ces femmes, enceintes et séropositives, on observe une très grande précarité et une modification des usages de drogues. Elles ne prennent plus seulement de l'héroïne, mais plusieurs produits (polytoxicomanie) avec de plus en plus d'alcool et dans 80 % des cas, des benzodiazépines sont utilisées, plus toxiques chez la femme que chez l'homme (elles perturbent les systèmes hormonaux).

Grossesse et prostitution. Chez les femmes prostituées, le problème se situe au niveau du type de prostitution. Chez les prostituées traditionnelles, le taux de contamination au VIH est très faible (elles utilisent le préservatif et les grossesses sont souvent désirées). Alors que le risque augmente quand il y a des facteurs qui poussent les femmes à la prostitution (phénomènes de drogues, de précarité, de trafic des êtres humains, etc.). Chez ces patientes, qui ont été poussées vers la prostitution, très souvent, elles font un clivage entre leur vie professionnelle et privée ; elles utilisent moins souvent un préservatif quand elles travaillent et jamais quand elles sont avec leur partenaire régulier. C'est là, qu'elles sont contaminées.

✓ **Didier Robert**

en collaboration avec le Dr. Demmor

¹ Ce qui est également le cas des contaminations VIH dans le monde.

ADRESSES

En raison du nombre important de structures et de l'espace restreint dont nous disposons pour ce numéro, de ne pouvoir inclure toutes les

AUTO-SUPPORT

ASUD

Auto-Support des Usagers et ex-usagers de Drogues
204/206 rue de Belleville
75020 Paris
M° Télégraphe
Tél. : 01 43 15 00 66
asudnational@club-internet.fr

ACT UP PARIS

45 rue Sedaine
75011 Paris
M° Voltaire
Tél. : 01 48 06 13 89

CIRC

Collectif d'Information et de Recherche Cannabique
circ-fede@circ-asso.org

TECHNO PLUS

64 rue Jean-Pierre Timbaud
75011 Paris
M° Parmentier
Tél. : 01 49 29 90 30
www.imagnet.fr/proselyt

SERVICES TÉLÉPHONIQUE D'URGENCE

Anonymes et gratuits

DROGUES, ALCOOL, TABAC INFO SERVICE

Service national
d'information, de prévention
sur les dépendances
24h/24
Tél. : 113

SIDA INFO SERVICE

24h/24
Tél. : 0800 840 800

HEPATITES INFO SERVICE

9h00 à 23h00
Tél. : 0800 845 800

SIDA INFO DROITS

mardi 16h00/24h00
jeudi 16h00/20h00
vendredi 14h00/18h00
Tél. : 0801 636 636

ASSOCIATION DE LUTTE CONTRE LE SIDA

AIDES ÎLE-DE-FRANCE

119 rue des Pyrénées
75020 Paris
M° Marais
Tél. : 01 53 27 63 00

AIDES PARIS

52 rue du Fbg Poissonnière
75010 Paris
M° Poissonnière
Tél. : 01 53 24 12 00

SOLIDARITE ENFANTS SIDA

Familles touchées par le SIDA
24 rue Lieutenant Lebrun
93000 Bobigny
M° Bobigny/Pablo Picasso
Tél. : 01 48 31 13 50

DESSINE-MOI UN MOUTON

Enfants touchés par le
VIH/SIDA et à leur famille
35 rue de la Lune
75002 Paris
M° Bonne Nouvelle
Tél. : 01 40 28 01 01

ARCAT SIDA

Tout public touché par le VIH
94/102 rue de Buzenval
75020 Paris
M° Buzenval
Tél. : 01 44 93 29 29 (sur rdv)

PASTT

(Prévention Action Santé Travail
pour les Transgendres)
94 rue La Fayette
75010 Paris
Tél. : 01 53 24 15 40

APPARTEMENTS THÉRAPEUTIQUES

SOS HABITAT ET SOINS

Pour les personnes touchées
par le VIH/SIDA
379 av. du Pdt Wilson
93300 La Plaine Saint-Denis
Tél. : 01 55 87 55 56

AURORE ESPACE RIVIÈRE

Pour les personnes touchées
par le VIH/SIDA
23 rue du Dessous des Berges
75013 Paris
M° Porte d'Ivry
Tél. : 01 45 86 80 30

ASSOCIATION CHARONNE

Pour les usagers de drogues
3 quai d'Austerlitz
75013 Paris
M° Quai de la Gare
Tél. : 01 45 83 22 22

CENTRE DIDRO

Pour les usagers de drogues
9 rue Pauly
75014 Paris
M° Plaisance
Tél. : 01 45 42 75 00

LES BOUTIQUES

LA BOUTIQUE

(espace mixte)
Douche, soins,
accompagnement social,
échange de seringues, machine
à laver
86 rue Philippe de Girard
75018 Paris
M° Marx Dormoy
Tél. : 01 46 07 94 84
boutik18@club-internet.fr
Du lundi au vendredi
De 10h30 à 12h00
et de 13h00 à 17h00

BEAUREPAIRE

Accueil, accompagnement,
consultation médico-sociale,
soins infirmiers, douche,
programme d'échange de
seringues, conseil juridique (sur
rdv)
9 rue Beaurepaire
75010 Paris
M° République
Tél. : 01 53 38 96 20
Du lundi au vendredi
De 10h00 à 13h00
et de 14h00 à 17h00
(fermée le jeudi après-midi)

BOUTIQUE BOREAL/LA TERRASSE

64 ter rue de Meaux
75019 Paris
M° Jaurès
Tél. : 01 42 45 16 43
Du lundi au vendredi
De 10h00 à 18h00
Ouvert au public
De 11h00 à 13h00
et de 14h00 à 16h00)

SIDA PAROLE

Programme d'échange de
seringues, douche,
permanences médicales,
sociales et psychologiques
8/10 rue Victor Hugo
92700 Colombes
Tél. : 01 47 86 08 90

SOINS

MÉDECINS DU MONDE

Soins, consultations
62 av. Parmentier
75011 Paris
M° Parmentier
Tél. : 01 43 14 81 61

C.M. BOURSULT

Accueil pour personnes en
difficulté, consultation, dépistage
VIH et orientations
54 bis rue Boursault
75017 Paris
M° Rome
Tél. : 01 53 06 35 60
Du lundi au vendredi
De 8h45 à 12h30
et de 13h30 à 17h15
(le vendredi jusqu'à 16h40)

CENTRE MOULIN JOLY

Suivi médical et social pour des
populations confrontées au
VIH/SIDA
5 rue du Moulin Joly
75011 Paris
M° Couronnes
Tél. : 01 43 14 87 87

LA TERRASSE

Accueil et consultations
222 bis rue Marcadet
75018 Paris
M° Guy Moquet
Tél. : 01 42 26 03 12
Du lundi au vendredi
De 10h00 à 18h00

SPECIAL FEMMES

LA BOUTIQUE

(espace femme)
Douche, soins,
accompagnement social,
échange de seringues et
machine à laver
84 rue Philippe de Girard
75018 Paris
M° Marx Dormoy
Tél. : 01 46 07 87 17
Du lundi au vendredi
De 10h30 à 17h00

DDT

rubrique, nous nous excusons d'avance auprès des partenaires, dont les coordonnées ne figurent pas dans ces pages dans tous les secteurs d'activités les concernant.

HORIZONS

10 rue Perdonnet
75010 Paris
M° La Chapelle
Tél. : 01 42 09 84 84
Du lundi au vendredi
Le matin
De 9h30 à 12h30
L'après-midi
Lundi, mardi et mercredi
De 13h30 à 18h00
Vendredi
De 14h30 à 18h00

CŒUR DE FEMMES

Accueil et suivi de femmes en grande exclusion
77 rue Château des Rentiers
75013 Paris
M° Nationale
Tél. : 01 45 83 52 72
Du lundi au vendredi
De 10h00 à 17h00

LES AMIS DU BUS DES FEMMES

Accueil de femmes prostituées
6 rue du Moulin Joly
75011 Paris
M° Couronnes
Tél. : 01 43 14 98 98

AMICALE DU AID

Service d'Accueil et d'Orientation (S.A.O.) Accueil et réinsertion de femmes ou d'hommes prostitués(es) majeurs(es) seuls(es) ou avec enfant(s)
21 rue du Château d'Eau
75010 Paris
M° République
Tél. : 01 42 02 38 98
Du lundi au vendredi
De 9h00 à 18h00

SUBSTITUTION MÉTHADONE

SOS DROGUE INTERNATIONAL

Espace Parmentier
62 bis av. Parmentier
75011 Paris
M° Parmentier
Tél. : 01 43 14 81 50

RÉSEAU RIVE GAUCHE

Pour les usagers de drogues habitant la Rive Gauche
Tél. : 01 45 45 30 90

CENTRE PIERRE NICOLE

27 rue Pierre Nicole
75005 Paris
RER Port-Royal
Tél. : 01 44 32 07 90



LA TERRASSE

Unité méthadone
224 rue Marcadet
75018 Paris
M° Guy Moquet
Tél. : 01 42 26 01 11
Du lundi au vendredi
De 8h30 à 16h30

MONTÉ CRISTO

Hôpital Européen Georges Pompidou
20 rue Leblanc
75015 Paris
M° Balard
Tél. : 01 56 09 26 91

CENTRE CASSINI

8 bis rue Cassini
75014 Paris
M° Saint-Jacques
Tél. : 01 58 41 16 78

NOVA DONA

104 rue Didot
75014 Paris
M° Pernety
Tél. : 01 43 95 81 75

SEURAGES

CENTRE MARMOTTAN

19 rue d'Armaillé
75017 Paris
Tel. : 01 45 74 00 04
M° Charles De Gaulle-Étoile
Du lundi au vendredi
De 10h00 à 19h00

HÔPITAL FERNAND WIDAL

Espace Murger
200 rue du Fbg Saint-Denis
75010 Paris
M° La Chapelle
Tél. : 01 40 05 42 14 (sur rdv)

SORTANTS DE PRISON

SRAIOSP

Aide à la réinsertion pour sortants de prison (sans sursis, ni mise à l'épreuve)
4/14 rue Ferrus
75014 Paris
M° Glacière
Tél. : 01 44 32 72 33 (sur rdv)

ANPE ESPACE LIBERTÉ EMPLOI

Aide à la recherche d'emploi ou de stage pour sortants de prison
75 rue Rochechouart
75009 Paris
M° Anvers
Tél. : 01 53 20 68 18

PASS JUSTICE

Etre présenté par un travailleur social
27 rue Pierre Nicole
75005 Paris
M° Port-Royal
Tél. : 01 44 32 07 60

L'ESTRAN

Etre présenté par un travailleur social
10 rue Ambroise Thomas
75009 Paris
M° Poissonnière
Tél. : 01 53 24 92 20 (sur rdv)

LE UERLAN

Centre d'hébergement
Etre présenté par un travailleur social
35 rue Piat
75020 Paris
M° Pyrénées
Tél. : 01 44 62 26 90

ARAPEJ 75

17 rue de l'Échiquier
75010 Paris
M° Strasbourg Saint-Denis
Tél. : 01 42 46 06 73

DOCUMENTATIONS ET INFORMATIONS

CRIPS

(Centre Régional d'Information Prévention SIDA)
Tour Montparnasse
33 av. du Maine
75015 Paris
M° Montparnasse-Bienvenue
Tél. : 01 56 80 33 33
www.crips.asso.fr

OFDT

(Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies)
105 rue Lafayette
75010 Paris
M° Poissonnière
Tél. : 01 53 20 16 16

SUIVIS PSYCHOLOGIQUES

LA CLEPSYDRE

6 rue Deguery
75011 Paris
M° Goncourt
Tél. : 01 40 21 39 57

ESPAS

Soutien psychologique des personnes concernées par le virus du VIH et de leurs proches
36 rue de Turbigo
75003 Paris
M° Etienne Marcel
Tél. : 01 42 72 64 86 (sur rdv)
Du Lundi au Vendredi



COORDINATION TOXICOMANIES 18^{ème}

Vous pouvez nous appeler pour faire part de vos difficultés, prendre rendez-vous, demander le passage de médiateurs « Première ligne », participer à la réflexion et à la recherche d'actions concrètes à mener pour améliorer la situation dans les quartiers :

● La Chapelle-Maix Dormoy ● La Goutte d'Or ● Simplon-Clignancourt

87 rue Marcadet 75018 Paris - M° Marcadet-Poissonniers
Tél. : 01 53 28 08 89 - Du lundi au vendredi de 10 heures à 20 heures

Droits humains et VIH/SIDA : Cabiria

La lutte contre le SIDA est indissociable du combat pour le respect des droits humains incluant les questions de genre et de droits des femmes. Aujourd'hui, il faut ajouter avec force la protection des droits fondamentaux des personnes migrantes.

Aussi, nous pouvons réfléchir sur le « nouveau » concept de « vulnérabilité » de plus en plus utilisé dans les discours. Or, il nous semble que cette notion est un faux concept dans le cadre de la lutte contre le SIDA. Il ne sert qu'à masquer le fait qu'on préfère éviter la délicate question de l'égalité des droits (entre les hommes et les femmes, le Nord et le Sud, les migrants et les nationaux, etc.). Et c'est justement là où les droits des personnes sont bafoués qu'émerge cette fausse notion de vulnérabilité. Par exemple, ce qui rend les personnes vulnérables au VIH dans la migration n'est pas le fait de migrer, mais bien l'absence de droits et de protection dans le processus migratoire. Les personnes qui voyagent dans de bonnes conditions ne sont pas particulièrement plus vulnérables que les autres...

C'est bien l'absence de droits qui confronte les personnes aux difficultés et en particulier à la violence :

- violences structurelles des Etats (relations économiques, exploitation dans le travail, etc.) ;
- violences institutionnelles (lois contre l'immigration, répression policière, absence de protection légale, etc.) ;
- violences interpersonnelles, qui sont bien souvent la résultante des deux premières car elles favorisent les abus de pouvoir entre individus.

Et la violence est un facteur de risque face au VIH/SIDA.

C'est pourquoi le combat pour les droits humains fondamentaux est aussi important dans la lutte contre le SIDA. Nous pouvons reprendre les propos de Jonathan Mann : « La solidarité se fonde sur la tolérance et la

Cabiria : une action de santé communautaire avec les personnes prostituées

L'association comporte trois départements : Action ; Recherche et international ; Université solidaire, citoyenne et multiculturelle.

Action :

- tournées de nuit et de jour avec un camping-car, ouverture du local du lundi au vendredi de 9 à 18 heures, ligne téléphonique d'urgence 24H/24 ;
- information, réduction des risques, accès aux soins, soutien juridique et social, lutte contre les discriminations, etc.

Recherche et international :

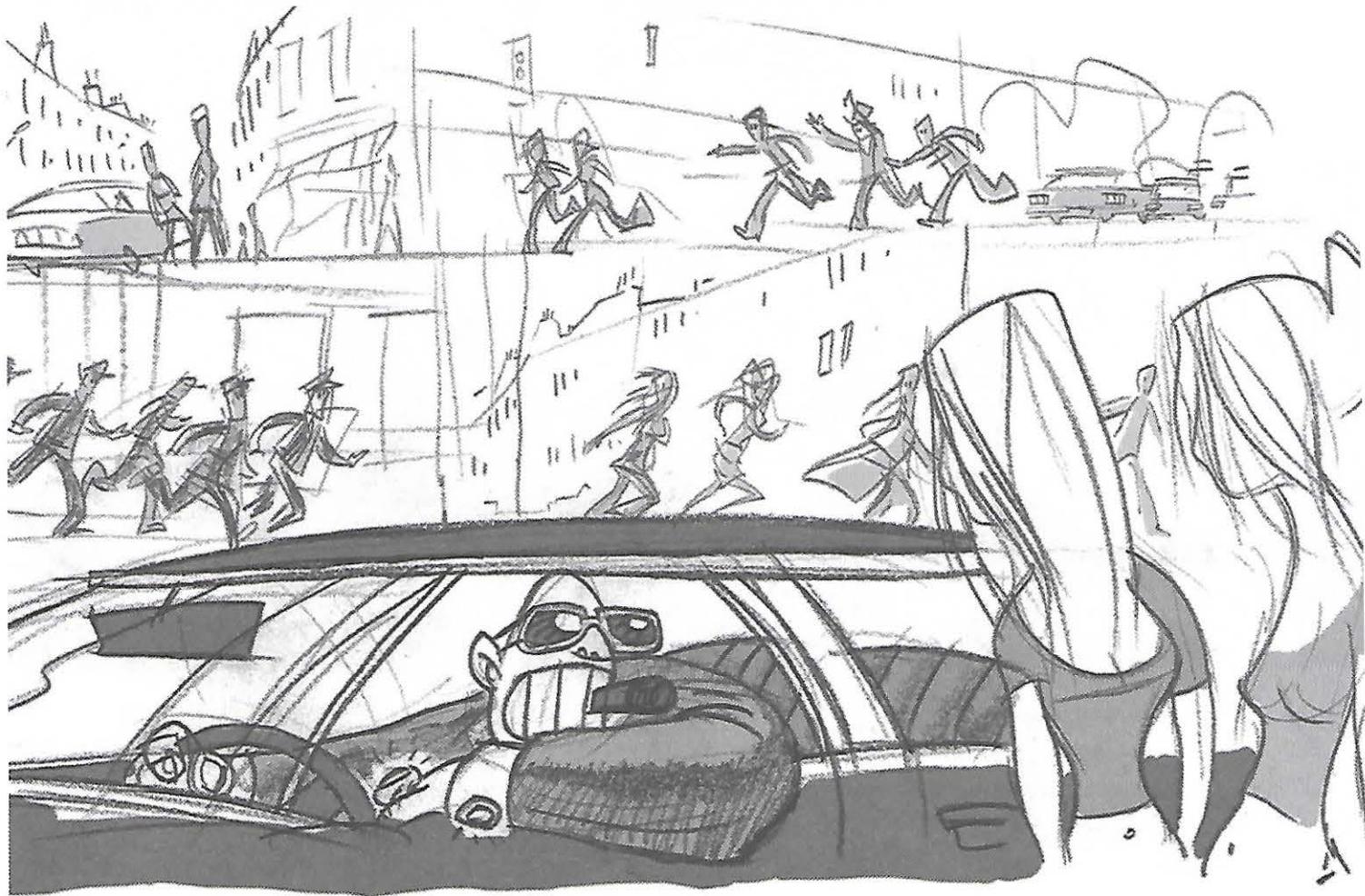
- recherche-action avec une implication directe sur le terrain de l'action sanitaire et sociale et sur le débat scientifique et politique (en particulier politiques sociales, santé publique, sécurité publique). Les ressources sont à la fois l'action quotidienne des équipes de professionnels(elles) de terrain des programmes de santé communautaire avec les personnes prostituées en France et en Europe, les collaborations avec d'autres chercheurs, en France et à l'étranger ;
- études genre : empowerment et stratégies des femmes, violence, VIH et santé, migration et mobilité, trafic.

Université solidaire, citoyenne et multiculturelle :

L'Université solidaire, citoyenne et multiculturelle s'inscrit en complément des autres actions de Cabiria. Elle est ouverte à tous et à toutes. Elle propose un accès original au savoir et à la culture, et peut à ce titre être considérée comme un instrument de lutte contre les exclusions, les discriminations et la ghettoïsation. Elle est également un outil supplémentaire d'accès à l'autonomie pour les personnes. L'accès aux savoirs est également une condition de la connaissance de ses droits et de la capacité à les faire valoir. L'association dispense aussi de cours gratuits hebdomadaires : français, langues étrangères, informatique, droit, chant, danse et théâtre.

non-discrimination, sur le refus d'isoler l'état de quelques-uns du sort du plus grand nombre. La solidarité naît lorsque les gens comprennent que les disparités excessives entre les individus compromettent la stabilité du système tout entier. La charité est

individuelle, la solidarité est foncièrement sociale ; elle a le souci de la justice sociale, par conséquent de la justice économique et politique. En fait, la discrimination fortuite est si répandue que toutes les politiques et tous les programmes de santé publique devraient



être considérés comme discriminatoires jusqu'à preuve du contraire.» Jonathan Mann

Or, la politique en France, et celle menée par la ville de Lyon vis-à-vis des personnes prostituées et, en particulier, des jeunes femmes migrantes, se caractérise par une approche répressive qui met en danger les actions de prévention du VIH et d'accès aux soins des personnes.

En effet, la loi Lopsi du 18 mars 2003 prévoit que le délit de racolage (actif ou passif) implique deux mois de prison ferme, 3 750 euros d'amende pour toute personne et l'expulsion pour les étrangères, sauf si elles dénoncent leurs « proxénètes. » Ainsi, elle criminalise les personnes prostituées qui deviennent des délinquantes ; après sept mois d'application de la loi, on constate que seules les personnes prostituées sont arrêtées et mises en examen. Auparavant, le racolage dit « actif » était sanctionné d'une

simple amende de police et les poursuites étaient exceptionnelles.

La loi affiche deux objectifs. D'abord le démantèlement des réseaux mafieux : dans cet esprit, les femmes étrangères sont les cibles prioritaires. « *Notre principale cible, ce sont les étrangères* » disait-on au ministère en janvier 2003 (Le Monde, 16/01/2003). Ensuite, la restauration de l'ordre public, en réponse aux « riverains » : selon les villes, l'accent est mis sur la chasse aux proxénètes ou sur le « nettoyage » des centres-villes. Et d'une commune à l'autre, les moyens de rétablir l'ordre public oscillent entre prévention et répression. Un certain nombre de mairies de droite comme de gauche (dont Lyon) ont d'ailleurs devancé la loi en instaurant des arrêtés anti-prostitution dès l'été 2002. La chasse aux prostituées, qui ne semblait pas troubler l'ordre public depuis des décennies, s'alimente des discours sécuritaires populistes.

Aujourd'hui, à Lyon, les jeunes femmes sont chassées d'un endroit à un autre de la ville, sont harcelées par les polices et mises en garde à vue régulièrement. Elles risquent à tout moment d'être expulsées. Si elles portent plainte pour agression, leur plainte n'est pas prise en compte.

Ainsi, face au danger permanent, à l'absence de droit, à la peur et à la violence, ces jeunes femmes sont extrêmement exposées à toute une série de risques, y compris les risques liés à l'épidémie de SIDA. Leur priorité étant leur survie au jour le jour et la peur de la police, leur protection par rapport au VIH et aux IST (Infections Sexuellement Transmissibles) passe au second plan. De plus, le travail quotidien de l'association est d'aller les chercher dans les commissariats et de les défendre face à la loi, ce qui limite notre temps pour travailler sur la prévention et l'accès aux soins.

✓ **Françoise Guillemaut, pour Cabiria**



Le PASTT, une association pour les « transgenres »



ALTER EGO le journal : D'où est venue l'idée de créer une association pour les « transgenres » ?

Camille Cabral' : C'est la nécessité de l'épidémie de SIDA qui a poussé à la création du PASTT, en 1992. Des communautés avaient déjà commencé à s'organiser, comme AIDES pour les homosexuels, ASUD pour les usagers de drogues ou Les Amis du Bus des femmes pour les prostituées. J'ai commencé à imaginer quelque chose pour les « transgenres », qu'elles soient travailleuses du sexe, étrangères, usagers de drogues ou pas, parce qu'elles étaient, tout autant que les autres communautés, exposées à la contamination du SIDA.

C'était, d'ailleurs, par une heureuse coïncidence ; j'intervenais, en ce temps-là, à la Salpêtrière, dans une formation destinée aux médecins généralistes, psychologues et, également, aux dentistes. À la fin, j'ai proposé un projet pour venir en aide auprès des prostituées « transgenres » du Bois de Boulogne. Toute la salle, ainsi que les formateurs, ont trouvé ce projet intéressant.

Sibel Bilal, la coordinatrice de cette formation, qui était présente, m'a poussée à proposer mon projet au Ministère de la Santé. Mais c'est la DGS (Direction Générale de la Santé) qui nous a donné pour la première fois, une subvention destinée à une recherche/action auprès de cette population. Elle consistait à mieux connaître la population « transgenre » prostituée du Bois de Boulogne et des boulevards extérieurs Nord de Paris et à mettre en place des actions de prévention liées au VIH et aux autres IST (Infections Sexuellement Transmissibles). Nous avons développé, avec l'aide de la DGS, un questionnaire afin de connaître les problèmes sociaux, juridiques et sanitaires, que les « transgenres » pouvaient rencontrer et dont elles étaient, en grande majorité, touchées. C'est ce qui nous a permis de créer l'association le PASTT tout en étant hébergées par AIDES.

Existait-il une association, avant la création de la vôtre, qui venait en aide aux « transgenres » ?

Non, aucune. Personne ne s'intéressait à cette population. Mais il est clair que je ne pouvais pas m'engager dans ce projet toute seule. J'ai invité une amie, Sonia Castelletti, « transgenre », d'origine argentine, pour m'aider à mettre en place cette recherche/action. Comme nous n'avions pas de véhicule, elle a utilisé sa propre voiture pour que nous puissions aller sur le terrain.

« Transgenres » est un terme encore méconnu du grand public. « Travestis' » et « transsexuelles' », sont-ils des termes bannis de votre vocabulaire ?

La terminologie, en effet, est un peu confuse. Mais actuellement, la tendance est d'utiliser le terme « transgenre » parce que notre problème est plutôt une question de genre et non une question de sexe ou d'orientation sexuelle.

Quelle aide apportez-vous à celles qui viennent vous solliciter ?

Après cette première recherche, nous avons demandé à continuer l'action. Nous avons réussi à obtenir une nouvelle subvention pour acheter un bus et nous avons développé un accueil, toujours à l'association AIDES.

En 1997, nous avons décidé d'être plus autonomes, car nous avons plus d'expérience sur le terrain et dans notre travail d'accueil, et avoir nos propres locaux nous a permis de toucher un plus grand nombre de personnes.

Depuis, nous avons créé un service d'insertion. Grâce à une permanence sociale, tenue par une équipe constituée de médecins, d'avocats, d'une psychologue, d'une assistante sociale et de médiatrices culturelles et de Santé Publique, nous pouvons établir des domiciliations, l'Aide Médicale d'Etat (AME), la Couverture Maladie Universelle (CMU), le Revenu Minimum d'Insertion (RMI), la COTOREP,

l'Allocation Adulte Handicapé (AAH), etc. Les médiatrices culturelles et de Santé Publique ont été formées à l'IMEA (Institut de Médecine Epidémiologique Africaine). Toutes les trois sont « *transgenres* », issues de communautés différentes (latino-américaine, maghrébine, européenne) parlant plusieurs idiomes. Pour finir, nous avons aussi, depuis, développé un programme à destination des « *transgenres* » incarcérées qui subissent des conditions de vie dramatiques en prison.

Quels sont les problèmes sociaux ou sanitaires les plus récurrents que les « *transgenres* » rencontrent ?

Du point de vue identitaire, un grand nombre arrive déjà en ayant suivi un traitement hormonal, avec donc une apparence féminine. Elles se posent beaucoup de questions par rapport aux droits. De quels droits vont-elles pouvoir bénéficier en France avec une carte d'identité ou une carte de séjour, qui porte le nom d'un homme en ayant une apparence féminine ?

Les démarches de féminisation consistent en un suivi par un psychologue, un psychiatre et un endocrinologue, afin d'aider d'une manière psychologique et médicale les personnes qui suivent un traitement hormonal (mammoplastie, rhinoplastie, chirurgie esthétique et pour quelques-unes qui le souhaitent une chirurgie de réassignation sexuelle). Notre rôle est d'écouter et d'expliquer tous les avantages et tous les inconvénients de ces démarches.

Parlez-nous des discriminations que subissent les « *transgenres* ».

Je crois que c'est une discrimination assez acérée, même passionnée. Je ne crois pas que la discrimination que subit notre communauté soit la même que celle des homosexuels ou des lesbiennes. La discrimination faite à notre rencontre est beaucoup plus forte et plus visible. Par exemple, lors d'un contrôle de police, d'une recherche d'emploi ou d'un hébergement, les gais et les lesbiennes ne sont pas réperé(e)s par leurs papiers d'identité à moins d'avoir une apparence de « *folle* » ou de

« *camionneuse* ». Ils/elles passent plutôt inaperçu(e)s. Pour nous, c'est différent. Une « *transgenre* » ne peut pas couvrir sa « *différence* ». Il y a comme un outing automatique sur la scène publique (dans la rue, dans le métro, etc.) et institutionnelle (ANPE, Sécurité Sociale, Préfecture de Police, etc.), sauf si la « *transgenre* » a une apparence très féminine et a déjà ses papiers changés concernant l'état civil.

Parlez-nous de l'aspect sexuel après l'opération.

La sexualité, l'orgasme et le plaisir sont très importants dans la vie d'une personne. Une fois l'opération subie, tout cela sera, bien sûr, très différent. L'opération ne rend pas le sexe de la « *transgenre* » égal à celui d'une femme biologique. L'orgasme d'une « *transgenre* » opérée ne sera jamais l'orgasme d'un garçon ou d'une femme de naissance.

Quand on peut jouir, avoir un orgasme, cela apporte un bien-être. Dans le cas des « *transgenres* » opérées, l'orgasme va être plus imaginaire et cérébral. Il va y avoir un plaisir physique, mais il ne sera pas de la même intensité. Il y a donc un impact psychologique à ne pas négliger. Une bonne information avant le changement de sexe est très importante. Celles qui sont véritablement conscientes et bien informées n'ont pas de problème à la suite de l'opération. Celles qui se précipitent, rencontrent toujours des problèmes d'acceptation du choix de changement de sexe, donc psychologique. Une « *transgenre* » ne sera jamais une femme biologique, mais c'est quand même socialement une femme. Quelques-unes ont arrêté leurs démarches pour une opération parce qu'elles avaient bien réfléchi sur les avantages et les inconvénients.

Les démarches administratives pour le changement d'identité liées à l'état civil, sont-elles compliquées ?

Il existe un « *surpouvoir* » des psychiatres pour le suivi des « *transgenres* » dans le contexte du protocole en France. Les critères d'admission à ce protocole ne sont pas pertinents, mais arbitraires, inhumains et inacceptables pour notre communauté. Il n'y

a pas si longtemps, des psychiatres refusaient de suivre des « *transgenres* » sous prétexte qu'elles étaient prostituées, lesbiennes ou mariées avec des enfants (quand elles étaient des hommes). Pour nous, ces critères sont aberrants et discriminatoires. L'identité des genres n'est ni une question d'identité sexuelle, ni une question basée sur des critères moralisateurs. Parce que je le répète, c'est une question de genre. Que tu aimes les hommes ou les femmes, c'est une question d'orientation sexuelle et si tu souhaites être opéré, c'est une question personnelle, mais si tu te sens femme au fond de toi-même, c'est une question d'identité de genre. C'est le paradoxe entre le genre et le sexe de naissance qui constitue le « *transgenérisme* ». Nous exigeons donc :

- * la simplification de la procédure de changement d'état civil pour les « *transgenres* », basée sur le genre et non sur le sexe de naissance ;
- * l'accès à une prise en charge médicale adaptée, liée à l'identité de genre ;
- * le droit au mariage civil pour les couples du même sexe ;
- * le droit à l'adoption, la pénalisation de propos « *transphobes* », « *homophobes* » et « *lesbophobes* » au même niveau que les propos antisémites et racistes ;
- * et, enfin, que dans la Constitution Française et dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme soient incluses les notions de l'orientation du sexe et de l'identité du genre. Nous sommes une minorité, mais pour autant cela ne nous empêche pas d'être citoyens et citoyennes à 100 %.

✓ Entretien réalisé par Didier Robert

1. Camille Cabral est médecin dermatologue.

2. « *Travestis* » : des hommes qui s'habillent en femmes.

3. « *Transsexuelles* » : (mot féminin) des hommes ou des femmes qui ont changé de sexe.

Les belles, Diéné...

Une vraie fleur, née à Paris 20^{ème}, Diéné est âgée de vingt-sept jolis printemps. Française, elle a des origines sénégalaise (où elle passe quatre années de sa jeune vie) et, comme pour l'embellir encore plus, Guinéenne. Malgré son jeune âge, elle est la maman de deux petits garçons. A dix-sept ans, elle prend de l'héroïne, par facilité (elle sort avec un grossiste) et par curiosité (elle se demande pourquoi les gens y mettent tant d'argent). Depuis trois ans, elle s'est mise à remplacer l'héroïne par le crack. Elle nous parle, ici, de sa vie en tant que femme dans ce monde où la grande majorité sont des hommes. Son monde ne fait jamais de cadeaux aux plus faibles, encore moins aux femmes.



Nous allons parler de tes rapports avec les hommes, et des rapports d'usagers de drogues, en général, en tant que femme avec les hommes. Tu as affaire à différents types d'hommes : les usagers de drogues, les accueillants d'ÉGO, les policiers et les « modous ». On peut peut-être commencer par tes rapports en tant que femme avec les policiers. Trouves-tu que le fait d'être une femme change quelque chose ?

Oui, c'est très différent. Déjà, nous avons plus de facilité à cacher nos affaires quand on se fait contrôler par la police. Même s'ils ne respectent pas cette règle, ils (les hommes) n'ont pas le droit de nous fouiller. Il arrive qu'ils essayent s'ils voient qu'on se laisse faire. Quand ils s'aperçoivent que l'on connaît nos droits, ils font l'effort d'appeler des femmes pour nous fouiller entièrement. Parce

qu'un policier homme qui palpe une femme, c'est interdit. Mais ils le font quand même.

Te sens-tu plus en sécurité quand tu es toute seule ou en groupe ?

Toute seule, parce qu'au moins je sais ce que je fais. Quand t'es en groupe, tu sais pas ce que la personne qui t'accompagne peut faire ou a sur elle. En plus, entre usagers, on est trop méchants. L'autre peut avoir des trucs sur lui.

Peux-tu me parler de tes rapports avec les usagers de drogues ?

Je m'entends mieux avec les « mecs » qu'avec les « meufs ». Avec les filles, il y a plus de jalousie et de méchanceté gratuite. À choisir, je préfère fumer² avec des « mecs. »

Au début, j'aimais bien être avec des filles, mais elles sont trop mauvaises. C'est pour ça qu'on ne s'en sort pas. Si nous étions plus solidaires, si nous nous entraisions, nous serions certainement moins dans cette galère.

Penses-tu que les mecs partagent plus avec les filles ?

Oui, plus facilement, par galanterie. Mais les mecs ont des idées derrière la tête. Ils aiment bien être avec une jolie fille. Mais quand t'as un caractère fort comme moi, j'y vais, je fume et basta. J'ai mes principes. Si nous sommes deux dans la galère, ça sert à rien. Quand il y a du crack, à peine si nous nous entre-tuons pas.

Penses-tu que les filles sont plus violentes ? C'est ce que certains disent...

C'est vrai. Nous sommes plus faibles, mais nous sommes plus violentes. Mais nous sommes obligées. C'est la jungle, il faut se protéger. Si t'es trop calme ici, les gens te marchent sur les pieds.

Certains disent que les usagers, quand ils sont à bout, violent plus facilement les filles.

Oui... et c'est lâche. Mais ils savent avec quelles filles le faire. Moi, quand ils me font ça, je vais à la police. Je t'explique : je suis toute seule ici. Ça ne veut pas dire que je n'ai pas de grand frère pour me défendre, mais il n'aime pas trop le milieu dans lequel je suis, je ne peux pas me permettre de l'appeler comme ça. Je suis comme les gens « normaux », si on me fait quelque chose, je vais à la police.



Pourquoi y-a-t-il si peu de filles à EGO ?

Nous les filles, on est un peu plus débrouillardes, on peut toujours se faire inviter, trouver quelqu'un chez qui aller, quelque part où dormir.

Crois-tu que c'est pour ça ? Tu penses que les filles vivent mieux ? Enfin, j'imagine que ça ne vaut que pour certaines filles, ce n'est pas vrai pour toutes.

Le physique joue beaucoup ?

C'est sûr. Mais il y a toujours des hommes, qui ne sont pas du milieu, pour profiter des filles, parce qu'elles sont défoncées. Ils se disent qu'elle est moins chère, qu'elle est défoncée et pourront toujours abuser d'elle. J'ai vu des types sur le boulevard qui s'arrêtent devant des filles qui piquent du nez, qui dorment presque contre le mur, alors que de jolies filles, à côté, ils ne les calculent pas. Comme la fille est à moitié endormie, ils pourront toujours abuser d'elle comme ils veulent.

Penses-tu que les filles ont plus d'argent que les garçons ?

C'est un fait. La plupart de l'argent des « modous » vient des femmes. Les hommes,

la journée, ils vont peut-être aller voler, mais la nuit, il n'y a plus de magasins, il n'y a rien. Là c'est les femmes qui entrent en jeu, jusqu'au petit matin.

Dans le milieu des usagers de drogues, éprouvez-vous beaucoup de solitude ?

Ah, oui !

Les femmes plus que les hommes ?

Oui, sûrement. Enfin, je ne sais pas en ce qui concerne les autres, mais en ce qui me concerne, même quand on est plusieurs, c'est éphémère. En fait, il y a beaucoup de solitude autour de nous. Parce que l'on n'est pas solidaire. Il y a de la solidarité quand il y a de l'argent. C'est tout.

Penses-tu qu'il y a des liens d'amitié plus forts entre les filles ?

Moi, j'ai des super potes, mais ce sont des mecs. Côté fille, il y a toujours de la méchanceté, de la mesquinerie.

Finalement, c'est assez contradictoire. D'un côté, c'est bien d'être une fille parce qu'elle peut jouer

sur les rapports de séduction, elle obtient plus facilement quelque chose des mecs. Elle peut gagner plus d'argent. Mais en même temps, elle endure beaucoup plus de choses.

Exactement, c'est pour ça que je te dis qu'on est plus fortes. C'est beaucoup plus dur. Pour les mecs, c'est facile, ils attendent que tu ailles chercher l'argent pour venir te le piquer, comme ils sont costauds.

Ça t'arrive souvent de te faire voler ?

Non. Et quand ça m'arrive, ce n'est pas vraiment une agression, c'est plutôt par le vice et les arnaques. Et pourtant, pour me « carotter », il faut vraiment qu'elle soit bien faite, parce que je ne donne pas mon argent comme ça.

✓ **Entretien réalisé par Anne Kittler**

1. « Modous » : nom donné aux dealers de crack dans le quartier de la Goutte d'Or.
2. Fumer le crack.

... et Chloé

Je suis une ex-toxicomane de trente ans. J'ai consommé de l'héroïne en *sniff* pendant trois ans et du *speed-ball* (héroïne/cocaïne) pendant un an. Aujourd'hui *clean*¹, et maman d'une petite fille de quatre ans et demi, j'ai souhaité témoigner de mon parcours pour me sortir d'une dépendance et me réinsérer socialement.

La première fois que j'ai émis l'idée de décrocher, habitant la rue Myrha je suis allée assez naturellement voir EGO. Leur accueil chaleureux, suivi d'une proposition de sevrage *first class* à Cochin, n'ont malheureusement pas eu raison de mes 10 % de motivation manquants.

S'ensuivit plusieurs mois de galères où mon état physique, qui jusque-là ne présentait rien d'alarmant, a commencé à me trahir par quelques signes reconnaissables, « *d'allures suspectes*. »

J'avais pas mal maigri, un teint de pierre d'alun² et des cicatrices de shoots en cascades sur mes bras. Mais le pire restait mon aversion pour l'eau ; j'arrivais à ne me laver qu'une fois tous les quatre ou cinq jours. Ce sont ces indices qui ont mis la puce à l'oreille de ma mère. Après une discussion, je lui ai vite avoué ma dépendance au *speed-ball*, elle m'a envoyé en sevrage « *sauvage* » chez mon père.

Quand je dis « *sauvage* », je mens un peu : je suis partie avec un traitement à base d'Antalvic®, d'Eubispasme® et de Tercian® pour un mois. Et *basta*. Je n'avais aucun soutien psychologique, tout juste un suivi médical plus spécialement destiné à suivre mon hépatite C, fraîchement détectée. Très vite, d'héroïnomanie au chômage, je suis passée au stade d'alcoolique notoire, celtique culture aidant. Me voyant grossir à vue d'œil et m'enliser dans une dépression soignée à la Pelforth-fraise-Calva, j'ai décidé de retourner dans mes pénates du Nord-Est parisien.

Là a commencé la véritable odyssee de ma réinsertion sociale et professionnelle. J'avais passé ces cinq dernières années au crochet de mon ami. On passait notre temps entre

Paris et l'Asie, autant dire une vie légèrement oisive. Je n'ai que peu ou pas travaillé durant cette période, mais, le point positif, cela m'a permis de pratiquer et de perfectionner mon Anglais. Telle une blessée de la route qui réapprend les gestes du quotidien, j'ai donc entrepris de me rééduquer professionnellement en effectuant d'abord des CES³, puis des missions d'hôtesse d'accueil. Ma dépendance prenait un goût de « *j'y r'viendrai pas* » et j'ai commencé à reprendre confiance en moi. Trop peut-être... C'était l'été et j'ai recroisé des gens que je n'avais vus depuis longtemps ; j'ai craqué une première fois (toute petite), puis une deuxième, puis quelques autres, notamment au boulot. Ce n'est pas grave, je gère ! Et l'occasionnel a laissé la place au régulier. Je suis même retournée voir ma vieille copine 2cc⁴ (à l'époque, les 2,5cc n'existaient pas encore).

Le doux sentiment de victoire, par rapport à ma réintroduction dans le milieu du travail et, donc, à une reconnaissance sociale, n'avait pas réussi à me faire oublier le charme du produit qui m'avait tant ravie.

Lassée de rejouer quotidiennement le jeu macabre du « *Petites-veines-où-êtes-vous-parmi-ce-champ-de-bataille ?* » et ayant



entendu parler d'un centre de désintoxication nouvellement ouvert dans ma ville, je me suis dit qu'il était peut-être temps de mettre un terme à mes petits dérapages.

C'est donc en manque depuis deux jours et résignée au dernier degré que j'ai poussé la porte d'Unité Sud⁵. J'ai été accueillie avec beaucoup de prévenance et d'attention. La structure m'a proposé un entretien avec un médecin, afin de déterminer quelle substitution j'allais prendre. Il m'a prescrit du Subutex à 2,04 mg/jour, faisant partie des accros de petite envergure. J'ai malgré tout (ne riez pas) trouvé la dose trop forte, à tel point que je la réduisais pour ne pas être trop stone au boulot. Mon traitement n'aura duré que sept ou huit mois. L'accompagnement psychologique (obligatoire) m'a été très utile : j'ai pu enfin essayer de faire le point sur ma vie, ma toxicomanie et les raisons de son commencement. Cela a largement contribué à ma guérison et m'a permis de continuer à travailler et donc ne pas mettre à sac mes efforts de réinsertion. Je souligne qu'excepté le problème de « *toilette* » évoqué plus haut et celui de mes règles qui avaient disparu durant un an et demi, je n'ai pas rencontré de problèmes liés à ma condition de femme. J'ai même eu l'impression d'avoir généré plus

Les dix-huit printemps de Noëlle Savignat à Espoir Goutte d'Or

Dans un numéro d'ALTER EGO le journal, dédié presque essentiellement aux femmes, il nous est apparu impensable de ne pas rendre hommage à une femme exemplaire. Celle qui, tout en étant unique, représente collectivement les femmes, mais aussi une femme qui donne tout son sens au genre humain, au-delà de la distinction des sexes. Noëlle Savignat est celle à qui nous voulons rendre cet hommage.

d'empathie ou de compassion du fait de ma féminité, de la part de mon entourage et même du personnel d'Unité Sud.

Malgré tout, je suis convaincue que mon parcours de désintoxication reste idyllique, car j'avais de la famille, des proches et une situation professionnelle, ce qui n'est souvent pas le cas de la majorité des personnes sollicitant un sevrage. Je considère avoir bénéficié d'un facteur chance non négligeable, ce qui renforce ma motivation à m'investir dans la lutte contre la précarité et l'exclusion.

J'aimerais profiter de ce témoignage pour souhaiter bonne chance à toutes celles et ceux qui auront décidé d'arrêter l'hémorragie de leurs souffrances, causées par la came, et leur dire de ne pas baisser les bras, même si rechutes il y a. C'est une aventure douloureuse qui peut durer longtemps, mais la satisfaction de son aboutissement vaut bien plus que toutes les meilleures drogues. Bonnes vies à toutes et à tous !

✓ Chloé

1. Clean : clair.
2. Pierre d'alun : pierre blanche et translucide servant à la cicatrisation de la peau après le rasage.
3. CES : Contrat Emploi Solidarité.
4. Seringue insuline (1cc, 2,5cc et 3cc).
5. Unité Sud. 1 bis rue Saint-Louis 93 Villemomble - Tél. : 01 48 54 14 14.



Militante de la première heure d'Espoir Goutte d'Or (1986), elle était déjà présente dans le premier débat public qui marqua le commencement de notre utopie. À partir de ce moment, elle a été disponible pour visiter les uns dans les hôpitaux et les autres chez eux.

Maintes fois, Noëlle Savignat leur a écrit de belles lettres et en a corrigé beaucoup d'autres. Et elle en a tellement fait qu'elle est

devenue notre correctrice officielle, ainsi que notre meilleure et plus consciencieuse lectrice.

« Pour Noëlle Savignat, une faute d'orthographe, c'est un manque de respect envers nos lecteurs » dit Didier Robert, le coordinateur et le maquettiste de la revue. « Quand un numéro sort, elle revient toujours avec des corrections qui sont passées inaperçues ».

Elle a été présente dans les bons et les mauvais moments, été comme hiver, dans les périodes de turbulence, de crises et dans ceux du creux et du haut de la vague. Toujours là, pratiquement aux mêmes heures, sans jamais manquer à l'appel, avec une inéluctable conscience de citoyenne universelle. Et c'est bien évidemment Noëlle Savignat, la première d'entre nous, qui a pensé qu'" ALTER EGO " était une réalité possible. Et sans prétention, avec Abdallah Toufik, un jour de mai 1992, un numéro est sorti pour ne plus jamais s'arrêter. Pour toutes ces bonnes raisons et pour mille autres choses encore, chacun de nous à Espoir Goutte d'Or veut, ici, rendre hommage à cette jeune femme de quatre-vingts printemps, née un beau soir de Noël. A celle qui a pris l'habitude de demander un peu timidement " est-ce que je peux dire quelque chose ? ", nous lui répondons tous en chœur " ces dix-huit ans de route commune ont été très purs et nous en redemandons le double. "

✓ Lia Cavalcanti

pour l'ensemble des membres bénévoles et salariées de l'association EGO

« Les femmes en difficulté vite repérées »



Lors de la visite de l'équipe EGO de Paris dans notre local Perpignanais, la question s'est posée de la présence des femmes dans nos lieux d'accueil respectifs : venaient-elles nombreuses et quel travail spécifique était effectué auprès d'elles ? L'équipe d'Ascode a tenté de donner des réponses, au-delà du simple constat des chiffres : pourquoi ces femmes se tournaient vers nous et parvenaient, à quelques rares exceptions, à se poser en confiance dans ce lieu ?

Perpignan est frontalière de l'Espagne, donc lieu de transit pour tous les prétendants à l'Eden ibérique. C'est vrai pour les hommes, donc vrai pour les femmes. C'est un passage obligé, et les « *travellers* » se transmettent l'adresse d'Ascode. Ici, dans cette commune de 105 000 habitants, nous bénéficions des avantages d'une petite ville à visage humain. Les contacts initialisés dans le lieu d'accueil vont souvent se prolonger à l'extérieur, car il n'est pas rare de s'y rencontrer, et inversement. Cela peut aussi avoir des inconvénients... éviter de se reconnaître s'avère parfois nécessaire ! Dans ce contexte, une femme en difficulté ou en marginalisation est vite repérée. Le travail de contact de l'équipe mobile de proximité permettra la mise en lien. Les relations ainsi créées pourront se prolonger dans la boutique.

Depuis trois ans, les femmes fréquentant Ascode représentent un quart des accueils : 80 % d'entre elles ont moins de 26 ans. 16 % ont moins de 35 ans. Leur moyenne d'âge n'atteint même pas 24 ans contre 28 ans pour les hommes.

Leur arrivée jusqu'au lieu d'accueil est le fruit d'un travail en synergie : une rencontre de rue avec l'Equipe Mobile de Proximité, un contact avec les pharmaciens du réseau d'échange gratuit de seringues, souvent un pair, que ce soit un compagnon, une amie ou un groupe de jeunes gens rencontrés au hasard. Leur venue est rarement spontanée contrairement à la majorité des hommes. Nous sentons bien les résistances et les peurs auxquelles elles sont confrontées quotidiennement.

Ces très jeunes femmes, en grandes difficultés économiques, vivent en groupe, souvent en squat, soit avec un compagnon, soit par clan de « *filles* ». Elles revendiquent pour la plupart ce mode de vie,

en rébellion envers une société et plus précisément une cellule familiale éclatée qui ne répond plus à leurs besoins affectifs. Elles expriment souvent qu'il s'agit d'un passage dans leur vie, vouloir oublier les « *galères* », s'« *éclater* » enfin, mais envisagent toutefois une vie d'adulte rangée, plus tard... Les risques liés à leurs consommations de drogues sont généralement banalisés et les conséquences induites, risques de grossesse non désirées, MST, VHC... n'entrent pas toujours dans leurs préoccupations immédiates.

Ascode est une petite équipe constituée majoritairement de femmes. C'est un élément favorable : ces jeunes femmes, vite rattrapées par les premiers dommages, parfois graves, jamais sans conséquences, auront plus de facilité à communiquer avec nous. Nos âges variés nous permettent de travailler sur un échantillon de situations : nous pouvons être les représentantes d'une sœur, d'une mère...

Nous faisons fonctionner la solidarité féminine. La violence masculine n'a pas sa place ici. Cela a représenté un travail de fond auprès des hommes qui fréquentent la structure : quelles que soient les « *histoires* » qui se jouent à l'extérieur entre « *couple* », elles n'ont pas lieu d'entraver le moment de la rencontre. Par contre, nous avons toujours proposé notre médiation quand nécessaire... nous avons pu imposer un rapport de non force entre les hommes et les femmes, qu'elles soient accueillies ou membres de l'équipe. Les jeunes femmes en prennent vite conscience et nous demandent d'user de nos prérogatives d'autorité. Elles disent se sentir en sécurité dans ce lieu : ce fut le cas pour cette jeune femme de 24 ans, dont le compagnon sortait de 10 ans d'incarcération pour meurtre. Sa violence était palpable, tant pour l'équipe que pour sa jeune amie. Alors, elle nous a demandé de ne jamais nous mettre en opposition avec lui par crainte de représailles. Cela n'a pas été le cas : à chaque tentative d'imposer un rapport de force, il nous a trouvés face à lui, surtout lorsqu'il fallut protéger sa compagne. Devant son repli face à une autorité qui s'est réitérée

au long des jours, sa compagne a observé notre comportement. Le jour où il l'a agressée verbalement plus fortement que d'habitude, elle s'est dressée de sa chaise et lui a intimé l'ordre de ne plus jamais lui parler sur ce ton sinon elle le quitterait. Cela a été efficace, et elle en a été la première surprise. Plus tard, elle est venue nous remercier.

Souvent, les femmes nous font remarquer que ce lieu d'accueil est coquet, d'une grande propreté, l'espace ouvert et lumineux. Nous voulons qu'elles sentent que c'est avant tout un lieu de rencontre, pas uniquement de réduction des risques. Elles y trouvent leur place, au moment d'une toilette, par exemple, d'une coupe de cheveux, d'une séance maquillage entre elles. L'équipe reste très vigilante au respect de leur intimité. Elles font souvent référence à leur deuxième maison en parlant de la boutique. En parallèle, une réflexion permanente est menée autour des problématiques spécifiquement féminines : les règles, les grossesses, les enfants, les prises de risques sexuels, la violence... Les confidences sont souvent partagées avec les membres féminins de l'équipe, même si notre infirmier a toute la confiance de ces jeunes femmes.

Le rajeunissement de cette population de femmes s'accroît d'année en année. Au cours des mois, l'équipe a le sentiment d'avoir passé des caps avec certaines générations et que les choses se parlent plus facilement, notamment avec les très jeunes femmes. Elles viennent souvent rejouer ici une adolescence qui n'a pu éclore dans de bonnes conditions et nous demandent inconsciemment de tenir un rôle parental jusque là défaillant. Elles ont pu tester la cohésion de l'équipe, notamment dans la transmission et le suivi des données individuelles les concernant. Notre capacité à les entourer dans les moments de doute, de crise, de questionnement, nous demande une adaptation permanente, et porte souvent ses fruits.

✓ Danielle Dheur, chef de service d'Ascode

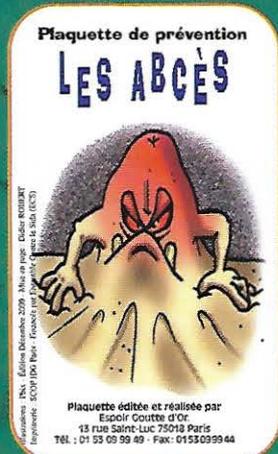
POUR COMMANDER NOS PLAQUETTES DE PRÉVENTION

(30 exemplaires maximum par commande)

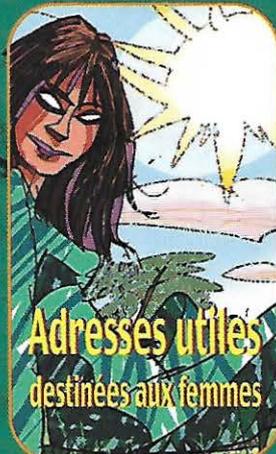
Par courrier : Espoir Goutte d'Or, 13 rue Saint-Luc 75018 Paris

Par Fax : 01 53 09 99 43 ou 44

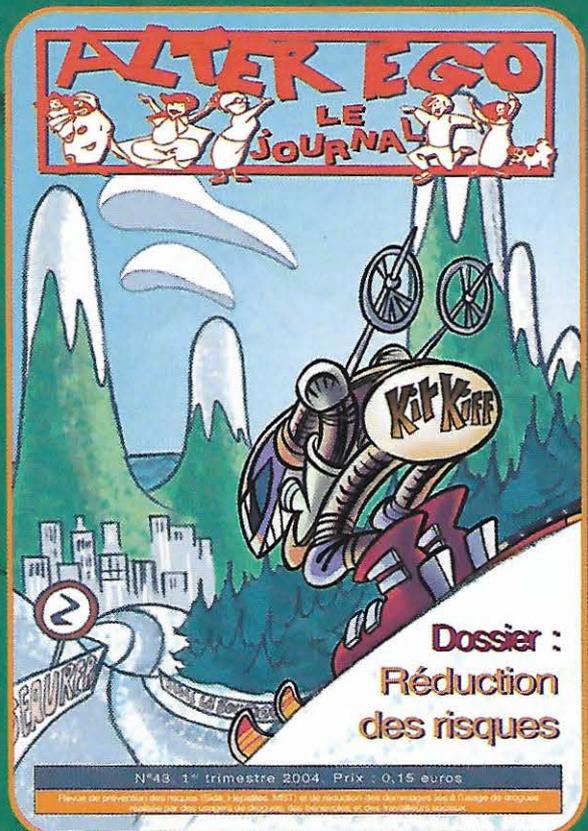
Par mail : alteregojournal@club-internet.fr



Les abcès



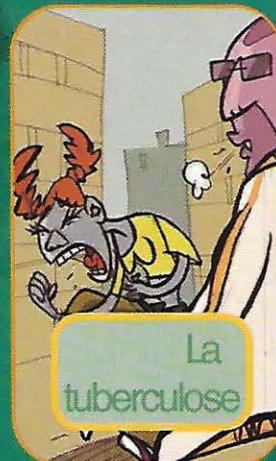
Adresses utiles
destinées aux femmes



ALTER EGO le journal N° 43 - 1^{er} trimestre 2004



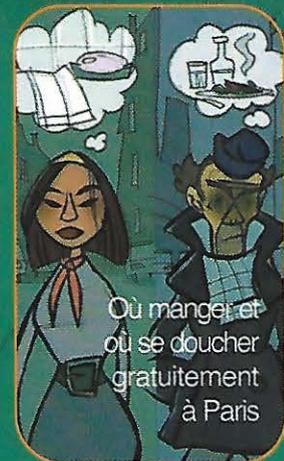
Le virus
de l'hépatite C



La tuberculose



Malaise et overdose



Où manger, où se
doucher gratuitement à Paris

Bulletin de soutien

à Espoir Goutte d'Or et/ou à ALTER EGO le journal

Vous pouvez nous envoyer votre don, afin de soutenir « ALTER EGO le journal » et/ou « la lutte contre l'exclusion »

menée par l'association Espoir Goutte d'Or.

- Je désire soutenir ALTER EGO le journal (abonnement d'un an) 20 euros 40 euros 60 euros autres : euros
- Je désire soutenir EGO dans sa lutte contre l'exclusion (adhésion d'un an) 20 euros 40 euros 60 euros autres : euros

Je désire recevoir : exemplaire(s) de votre journal.

Je désire recevoir : exemplaire(s) de la plaquette sur :

- Hépatite C Les Abcès
- Les A.U. « spécial femmes » Le Malaise et l'overdose
- La tuberculose Où manger, où se doucher gratuitement à Paris

Association : Nom : Prénom :

Adresse : Code postal : Ville :

Merci de compléter et de renvoyer ce bon, accompagné de votre don, dans l'enveloppe libre fournie à cet effet.

Solidarité Sida présente avec



9, 10 et 11
juillet 2004
Hippodrome de Longchamp
PARIS

Un événement



SOLIDAYS

Festival porteur d'espoir

-M- • Keziah Jones • Cesaria Evora • IAM • Thomas Fersen • Alain Bashung • Têtes Raides • Bénabar • Cali • Sanseverino • Corneille • Tété • La Grande Sophie • SerGent Garcia • Sinclair • Alpha Blondy • Lee "Scratch" Perry • Max Roméo • Junior Kelly • Jah Mason • Sinsemilla • La Ruda • Marcel & son Orchestre • Pleymo • Enhancer • No one is Innocent • Babylon Circus • Java • Fabulous Trobadors • Les Hurlements d'Leo • Les Cowboys Fringants • The Servant • Bikini Machine • Dolly • Luke • As Dragon • David Guetta • Joachim Garraud • DJ Ralph • **A suivre...** • Nuit Electro • La Nuit du Zapping • Restaurants du Monde • Village Associatif • Artistes de rue •



Info-résa : www.solidays.com

Location Fnac, Carrefour, Géant, 0 892 697 687*, www.fnac.com, Virgin, www.ticketnet.fr et points de vente habituels
Info Bus province : New East/www.new-east.fr

MAIRIE DE PARIS



61.fr



HITMUSICONLY!

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, du Ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative, du Ministère de la Santé et de la Protection Sociale, de l'INPES, du Ministère de la Défense, du Ministère de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion Sociale, de la MILDT, de la Sécurité Routière, de l'ICPA et de la SACEM

Conception graphique : Stéphanie Remacle

*0,34 euro /min